

*Bibliothèque numérique*

medic@

**Basset des Rosiers, Gilles.**

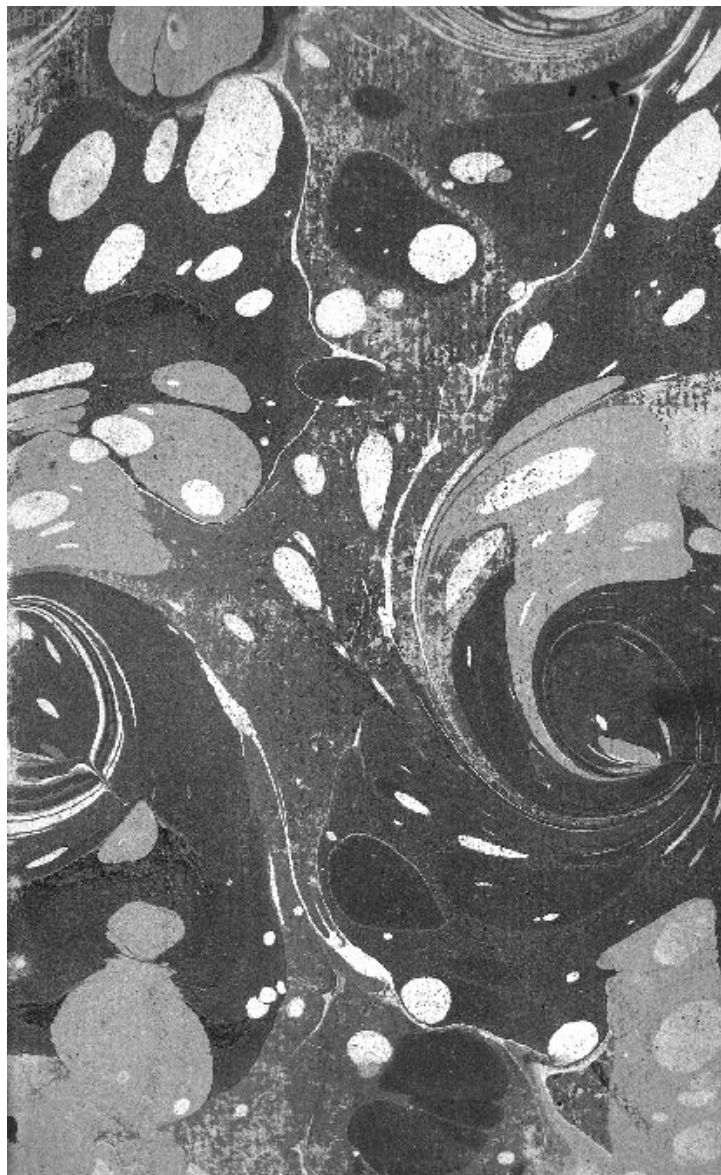
**L'Anti-Vénus physique..., ou critique  
de la dissertation sur l'origine des  
hommes & des animaux**

*Paris, 1746.*

*Cote : 71509*









Marie

e.

L'ANTI-VENUS  
PHYSIQUE. 71509

PREMIERE PARTIE.

OU

CRITIQUE

DE LA DISSERTATION

*Sur l'origine des Hommes & des  
Animaux.*

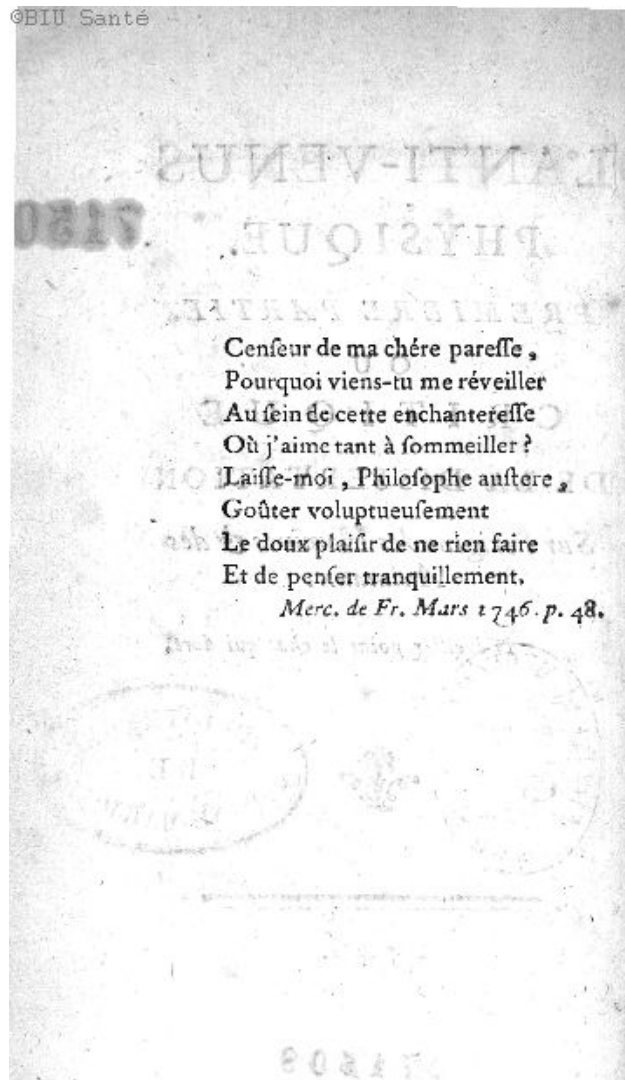
*Néveillez point le chat qui dort.*



1746.

71509





Censeur de ma chère paresse ,  
Pourquoi viens-tu me réveiller  
Au sein de cette enchanteresse  
Où j'aime tant à sommeiller ?  
Laisse-moi , Philosophie austère ,  
Goûter voluptueusement  
Le doux plaisir de ne rien faire  
Et de penser tranquillement.

*Merc. de Fr. Mars 1746. p. 48.*

---

---

## AVERTISSEMENT.

***I**L y a près d'un an que je  
voulus faire au Public le  
petit présent que je prends la  
liberté de lui faire aujourd'hui ;  
mais le titre de cet Opuscule lui  
porta malheur. A son seul aspect  
les Libraires le dédaignèrent.  
Venus Physique , dirent-ils ,  
n'a pas eu le moindre débit : y  
a-t'il lieu d'espérer que sa Cri-  
tique en ait ? Elle fut donc con-  
damnée à rester dans l'oubli ;  
mais une circonstance favorable  
vient l'en tirer peut-être. Le prin-  
cipal motif qui m'avoit porté à  
l'écrire étoit le desir de plaire à*



# AVERTISSEMENT.

*M. de M.... J'ai appris que depuis quelques jours il est de retour en ce pays pour peu de tems. J'en profite pour faire paroître ce petit Ouvrage , sans oser cependant me flatter qu'il ait l'avantage de lui plaire : qu'il le lise, & je serai content.*

CRITIQUE

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

# CRITIQUE D E LA DISSERTATION

PRE'TENDUE PHYSIQUE

*à l'occasion du Negre Blanc.*

**V** OUS me reprochez,  
Monsieur, un silence  
pour lequel je croyois que  
vous me deviez des remerci-  
mens ; mais puisque sur cet  
article nous nous trouvons  
d'opinions différentes, je me

**A**

fais un honneur de soumettre la mienne à la vôtre. Qu'on m'accuse après cela d'être entêté. Voilà sans contredit une preuve du contraire bien convaincante.

Hier un de nos amis me prêta mystérieusement , & pour fort peu de temps , un vieux Livret déguisé sous un titre nouveau. Je l'avois lu l'année dernière. A la première lecture il m'avoit raisonnablement déplu. Je n'ai pu finir la seconde. Cependant j'ai résolu de profiter de cette occasion pour réparer, ou du moins justifier mon silence. Il m'a

pris envie d'en faire la critique. C'est là, direz-vous, ce qu'on appelle envie de femme grosse ; la mienne mérite ce nom, peut-être moins encore par sa singularité, que par son impatience. Dès aujourd'hui je la satisfais. C'est assez la façon dont j'en use avec mes envies, quand cela m'est possible. Il me semble pourtant qu'en cette rencontre mon empressement vient moins du désir de me contenter, que de celui de faire ma paix avec vous.

D'ailleurs, on ne me prête l'ouvrage que pour un jour ou deux. J'espère que ce que

A ij



je vais vous en dire vous ferez d'autant plus de plaisir, qu'il est encore peu connu, malgré la précaution qu'a prise l'Auteur, de ne le faire paroître que sous le manteau, & malgré le titre nouveau dont il l'a décoré, dans l'espoir de tenter la curiosité du public. L'année dernière il étoit intitulé *le Negre Blanc*. Cette année il s'appelle *Venus-Physique*; titre aussi intéressant que le premier étoit singulier. On auroit peut être pû tout aussi bien lui donner celui de *Priape*. A l'égard de l'épithète *Physique*, on verra combien elle lui convient.

5  
Comme l'Auteur, en pere-  
rendrement attentif, paroît ne  
négliger rien de ce qui peut  
parer ses jolis petits enfans, je  
m'étonne qu'à la tête de celui-  
ci, son benjamin, il n'ait pas  
encore mis une image, une  
estampe qui en représentât le  
double objet. Cette perspec-  
tive auroit agréablement amu-  
sé & prévenu favorablement  
ses lecteurs. Apparemment il  
a craint de blesser les regards  
timides de ses chastes *Lycoris* ;  
car il a envie de les attirer.  
Pour cet effet, il a soin de les  
avertir en latin par une épi-  
graphe tirée de Virgile, qu'el-

A iij

les peuvent le lire sans crainte d'y rencontrer aucune indécence. Vous verrez combien sa plume chaste a ménagé leur scrupuleuse pudeur.

Au reste s'il a pu consentir à priver son livre d'un ornement aussi essentiel que la jolie estampe que j'y regrette, il a sçu l'en dédommager par une Préface importante & d'un goût nouveau, quoique d'un mérite qui ne l'est pas. La voici.

„ L'une des Dissertations  
„ qu'on trouvera dans cet Ouvrage parut l'année *passée*.  
„ Quoiqu'elle semblât par son

„ titre promettre l'explication  
„ d'un Phénomene qui *attiroit*  
„ *la curiosité* de tout Paris , on  
„ ne s'y étoit point proposé de  
„ l'expliquer. Cette Disserta-  
„ tion n'étoit que le prélimi-  
„ naire d'un systême par le-  
„ quel on essaye de rendre rai-  
„ son , non seulement de la  
„ naissance des *Negres Blancs*,  
„ mais de plusieurs autres Phé-  
„ nomenes plus difficiles &  
„ *plus importans* sur les diffé-  
„ rentes espèces d'hommes  
„ qu'on voit répandues *sur* la  
„ terre. Pourquoi les habitans  
„ de la Zone torride sont noirs?  
„ Pourquoi les peuples les plus

A iiij



„ nombreux & les plus beaux  
„ se trouvent dans les Zones  
„ tempérées ? Pourquoi les  
„ Zones glaciales ne sont ha-  
„ bitées que par des nations  
„ difformes ? Comment tou-  
„ tes ces différentes espèces  
„ peuvent n'être sorties que de  
„ deux premiers parens ? “ Et  
pourquoi, je vous prie, tous  
ces points d'interrogation ?  
Celui qui les a mis devrait  
bien apprendre à ponctuer.

„ L'Auteur, continue-t-il,  
„ ne se nomma point. On cher-  
„ cha beaucoup à le deviner.  
„ Parmi ceux à qui on attribua  
„ l'Ouvrage, il y en avoit qui

9  
„ lui faisoient honneur, d'au-  
„ tres qui lui faisoient tort. Il  
„ ne sait si cette incertitude  
„ lui fut avantageuse, ou pré-  
„ judiciable, & ne s'en em-  
„ barraffe pas beaucoup.

Parlez - moi d'un homme  
comme celui-là. Voilà ce qui  
s'appelle un brave Auteur. Ja-  
dis nos Ecrivains timides tâ-  
choient par des Préfaces mo-  
destes de prévenir en leur fa-  
veur les Lecteurs ; mais au-  
jourd'hui ce n'est plus la mode.  
Parmi les François, jusqu'où  
n'étend-elle point son capri-  
cieux Empire ? Nos beaux es-  
prits ne font plus de Préfaces

que pour insulter , pour ainsi dire , leurs Lecteurs , & les avertir qu'ils s'embarraissent fort peu de leurs suffrages. Voilà ce que produit l'envie de donner du neuf. Peut-être le pardonnerois-je à notre Auteur , s'il étoit l'Inventeur de cette mode ; mais étoit-ce la peine d'être copiste , plagiaire jusques dans les sottises qu'il dit au public , & ne pouvoit-il pas bien en dire de son crû ?

L'honnête & gentille Préface que vous venez de voir , n'étoit-elle pas bien nécessaire pour l'intelligence de l'Ouvrage ? Ne jette-t-elle pas un

grand jour dessus, quand elle nous apprend que *l'une des Dissertations qu'on y trouve, parut l'année passée; que quoiqu'elle semblât par son titre promettre l'explication d'un Phénomene qui attiroit la curiosité de tout Paris, on ne s'y étoit point proposé de l'expliquer?* Eh! pourquoi donc choisir un titre qui promettoit cette explication? N'étoit-ce que pour tromper le public? Sans doute c'étoit encore pour faire parler de soi, bien ou mal, il n'importe, pourvu qu'on en fassé parler. Il est des hommes d'une trempe singulière: s'a-



git-il dans la République des Lettres de quelque expédition scientifique ? Aussi-tôt ils mettent tout en œuvre pour en obtenir la commission. Paroît-il une Comète ? Eh vite, écrivons sur la Comète. Le bruit court qu'il est arrivé à Paris un *Negre Blanc*. Faisons promptement imprimer quelque chose dont le titre ait du moins rapport au nouveau Phénomene. Si nous nous sentons incapables d'imaginer rien sur ces matieres ? Répétons ce que les autres ont dit : rapportons, traduisons ou faisons traduire des passages Anglois. Par-dessus

tout cela faisons le léger, l'ingénieux, le galant. Il y aura des gens assez dupes pour croire que nous le sommes; il s'en trouvera même d'assez simples pour le dire tout haut; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on parlera de nous: & dût-ce être en mal, encore une fois on en parlera. Il est toujours glorieux d'attirer les regards du public, de devenir le sujet de son entretien de quelque façon que ce soit, & nous n'avons pour parvenir à cet honneur qu'un moyen: c'est de profiter de l'occasion.

C'est ainsi que parviennent

ces gens qui avec des talens fort médiocres sont venus à bout de se rendre fameux, & qui sans avoir jamais fait un bon Livre, font beaucoup de bruit. On a bien raison de dire que ceux qui en font le plus, ne sont pas toujours les plus grands hommes ni les plus sages. Ces beaux esprits manqués sont semblables à ces demi-beautés follement avides de réputation, bonne ou mauvaise, qui ne perdent aucune occasion de se produire en public, & qui croient qu'il y va de leur gloire de faire sans cesse parler d'elles. La médi-

sance, peut-être même la calomnie, leur paroissent moins injurieuses que le silence. Il faut absolument que leurs charmes soient toujours sur le tapis. Notre Auteur veut aussi y mettre son nom à quelque prix que ce soit.

Mais qu'entend-il par ce Phénomene qui attiroit *la curiosité* de tout Paris? On attire les *curieux* & non *la curiosité*. C'est elle qui *attire*, ou plutôt ce sont ces objets rares qui *attirent*, & la curiosité *entraîne*, *pousse* vers les rarerés.

Après avoir lu que cette Dissertation qui parut l'année *pas-*

*sée , n'étoit que le préliminaire  
d'un système par lequel on essaye  
de rendre raison , non seulement  
de la naissance des Negres  
Blancs , mais de plusieurs autres  
Phénomènes plus difficiles &  
plus importans sur les différentes  
espèces d'hommes qu'on voit ré-  
pandues sur la terre ; ne vous  
semblera-t'il pas étrange d'ap-  
prendre que la première de ces  
deux Dissertations, qu'on traite  
de préliminaire, contient  
cent quinze pages , tandis que  
l'autre n'en contient que qua-  
rante-sept & n'en contiendrait  
que quatre , si l'on en retran-  
choit les balivernes étrangères*  
au



au sujet? C'est pourtant cette seconde Dissertation qui explique *plusieurs Phénomènes difficiles & importants*. N'est-il pas effectivement bien difficile, ou du moins bien important de sçavoir pourquoi les habitans de la Zone torride sont noirs? N'est-il pas aussi fort utile de donner des traités sur la génération? Je voudrois bien favoir si les plus sublimes spéculations sur cette matiere influent en aucune façon sur la pratique, & si l'Auteur avec toutes ses méditations profondes fait mieux que le plus ignorant porte-faix

B

exercer l'art qui nous rend  
peres. Je voudrois bien encore  
qu'il m'apprît pourquoi il pré-  
tend que *les Zones glaciales ne  
sont habitées que par des nations  
difformes*. Est-ce parce que l'u-  
ne ne nourit que des Nains &  
l'autre des Geans? A ce compte  
il doit traiter de difformes  
aussi ceux de ses compatriotes  
qui sont plus grands ou plus  
petits que lui. Et qui lui a dit  
que chacune de ces nations-là,  
si elles ne sont pas plus sages  
que lui, ne le taxe pas lui-  
même de difformité? Ou je  
me trompe, ou il y auroit  
moins d'injustice dans leur ju-

gement que dans le sien.

Quelquefois pourtant il est assez judicieux. Il en a donné une preuve en rendant son Ouvrage anonyme. *L'Auteur*, dit-il de lui-même, *ne se nomma point*. Je trouve qu'il fit fort bien. *On chercha beaucoup à le deviner*. S'il dit vrai, il faut qu'il y ait des gens bien curieux & bien desœuvrés. Parmi ceux à qui l'on attribua l'ouvrage, il y en avoit qui lui faisoient honneur. Je n'ai pas de peine à le croire : d'autres qui lui faisoient tort. Cela me paroît difficile. Il ne sait si cette incertitude lui fut avantageuse ou préjudiciable.

B ij

il faut qu'il soit bien vain pour ne pas savoir cela. *Et ne s'en embarrasse pas beaucoup.* Pourquoi donc se faisoit-il imprimer? Apparemment dans la seule vuë d'être utile à des concitoyens jaloux & même ingrats; sans en attendre, sans en vouloir d'autre récompense que le plaisir secret de leur avoir fait du bien. C'est sans difficulté le plus doux fruit qu'un cœur vraiment généreux puisse recueillir de ses bienfaits : surtout quand il peut dérober son nom à la connoissance de celui qu'il oblige.

Notre bienfaiteur anonyme

n'a point joui, du moins tranquillement, de cette satisfaction. Soit par gratitude, ou par ingratitude, quelques esprits oisifs se sont, dit-on, effectivement obstinés à le deviner. Je connois des gens qui gageroient qu'ils y ont réussi. Ils prétendent le reconnoître à des écarts bizarres dont ils le croient seul capable. Son stile, les élans de son imagination, ses pensées recherchées répondent selon eux parfaitement à son allure, à ses gestes convulsifs & à sa façon de se mettre.

A ce portrait on ne recon-



nostra pas assurément M. de  
M. . . . . Il y a pourtant  
eu des personnes qui l'ont  
soupçonné d'avoir fait le coup.  
J'ai même ouï-dire à un Mé-  
decin qui passe pour être un  
de ses intimes amis, que nous  
n'avions en François rien d'é-  
crit comme le Negre Blanc,  
& qu'il n'y avoit en France  
que cet Académicien qui fût  
capable d'écrire ainsi. Quel-  
qu'un lui répondit maligne-  
ment qu'il avoit raison : je le  
crois effectivement encore  
quant au premier point ; mais  
le second est une erreur dans  
laquelle il ne nous est plus per-

mis de demeurer. C'est l'Auteur des *Jugemens sur quelques Ecrits nouveaux* qui nous en tire. Il ôte à M. de M. . . le Negre Blanc pour le restituer à un ami fort savant, dit-il, & de beaucoup d'esprit, dont il tait le nom, on ne fait pas trop pourquoi, à moins que ce ne soit par amitié : car ordinairement il révèle assez volontiers le nom des Ecrivains, même sans qu'ils l'en prient. Je souhaite que malgré cet air de mystère le public s'en rapporte à sa parole. Pour moi, j'y crois autant que quelqu'un qui connoît parfaitement la

foi qu'on y doit ajouter. Un  
pareil témoignage peut-il lais-  
ser la moindre incertitude sur  
le compte de M. de M.... ?  
On pourroit peut-être tout au  
plus soupçonner quelqu'un de  
ses bons amis d'avoir eu la dou-  
ble générosité de lui céder le  
*Negre Blanc*, tant qu'il a fait  
quelque bruit ; & de le recla-  
mer tacitement, dès qu'il est  
tombé dans le juste décri, où  
l'a entraîné *Vénus Physique*.  
Sérieusement, quoique je con-  
viens avec M. DesRoziers &  
avec tous ses Lecteurs, que ce  
fameux Astronome, n'est point  
ce qu'on appelle un *ingénieux*,

///

*un galant Auteur*, je ne puis me résoudre à l'accuser d'être celui de l'ouvrage en question.

Au reste que ce soit lui ou un autre qui en soit le véritable pere, qu'il ne craigne de ma part aucune indiscretion. Son nom n'est point un des défauts de son livre. Il peut avoir des raisons pour le cacher, ou du moins pour le voiler, & sans vouloir les pénétrer, je les respecte. Je fais trop la juste distinction qu'on doit mettre entre un Ouvrage & son Auteur.

Le nôtre aime étrangement le latin. Jamais Précepteur de

C

Pension n'en cita plus souvent ni plus mal-à-propos. C'est apparemment pour engager ses *Lycoris* à le lire. Non content de l'Epigraphe qui précède sa Préface, il la relève d'une enfilade de vers latins qui ne finit point. On seroit tenté de le prendre pour un garçon Chirurgien qui fait ses preuves en cette langue, tout fier d'être nouvellement Maître-ès-Arts, & un des premiers de sa profession, à qui l'on ait imposé l'inutile honneur d'entendre le langage des Romains.

Pour grossir son mince vo-



Iume par la multiplicité des titres, l'Auteur divise son Ouvrage en un grand nombre de petits Chapitres, dont le premier qu'il appelle *l'exposition du sujet*, n'est qu'un tissu mal formé de Réflexions morales, anatomiques & galantes. Il commence ainsi. *Nous n'avons reçu que depuis très-peu de temps une vie que nous allons perdre. Placés entre deux instans dont l'un nous a vu naître, l'autre nous va voir mourir, nous tâchons envain d'étendre notre être au-delà de ces deux termes : nous serions plus sages si nous ne nous appliquions qu'à*

C ij

*en bien remplir l'intervalle. Après une réflexion pareille, peut-on assez s'étonner de voir l'Auteur s'amuser à vouloir faire des livres? Le goût qu'il affecte pour les citations latines, auroit bien dû lui faire placer ici le Passage d'Ovide ;*  
*Video meliora proboque, deteriora sequor.*

*Les hommes, poursuit-il, se sont plus facilement persuadés qu'après leur mort ils devoient comparoître au Tribunal d'un Rhadamante, qu'ils ne croiroient qu'avant leur naissance ils auroient combattu contre Menelas au Siege de Troye. Pour l'in-*

telligence du Texte, l'Auteur érudit se commente, & apprend par une note françoise les différens noms sous lesquels Pythagore disoit avoir en divers temps paru dans le monde. Il falloit assurément que l'Auteur ne fût pas les vers d'Ovide sur ce sujet, car il n'eut pas manqué de nous en régaler. Il continue.

*Cependant l'obscurité est la même sur l'avenir & sur le passé: & si l'on regarde les choses avec une tranquillité philosophique, l'intérêt devroit être le même aussi: Il est aussi peu raisonnable d'être fâché de mourir trop*

C iij

*tôt, qu'il seroit ridicule de se plaindre d'être né trop tard. Il n'est pas vrai que l'intérêt doive être le même sur l'avenir & sur le passé. Nous sentons malgré nous à l'égard de l'un une crainte, que nous ne pouvons pas éprouver à l'égard de l'autre. Je me soucie peu, & n'ai nulle raison de me soucier de ce que j'étois avant ma naissance; mais je suis justement inquiet de ce que je deviendrai après ma mort: & il est essentiel pour ma félicité future, ou pour mon bonheur présent, que je sçache à quoi m'en tenir. Il seroit même à*

souhaiter pour ma tranquillité, que je l'appriſſe auſſi des lumieres de la raiſon. Au milieu des ténèbres dont elle nous environne, ou plutôt dont ſon flambeau nous laiſſe environnés; dans l'incertitude pour les uns de l'anéantiſſement, ou d'une vie nouvelle; pour les autres d'un ſupplice ſans fin, ou d'une béatitude ſans bornes, doit-on, peut-on trouver déraiſonnable qu'une perſonne qui jouit d'un fort heureux, d'un fort dont elle eſt contente, ait du regret à mourir? Par exemple, qu'une jeune beauté, adorée d'un

C iij



amant, d'un époux adorable, ait regret à le quitter, pour entrer dans le néant, ou pour aller subir l'arrêt d'un Juge qu'on lui a peint sévère, irrité contre les pécheurs & inexorable? Ce ne seroit pas courage, grandeur d'ame; ce seroit imbécillité que de ne pas sentir de si justes regrets : & il y a de l'extravagance à les trouver déraisonnables. Il y auroit, en laissant tant de biens, de la stupidité à entrevoir d'un œil indifférent le néant; & plus encore à envisager sans trembler ce maître terrible & souverain, aux

pieds duquel les plus grands Saints, les Héros les plus vertueux ne se prosternent qu'en tremblant. Foibles humains, l'espoir de comparoître au Tribunal de ce Juge redoutable est pourtant l'espoir le plus doux dont vous puissiez vous flatter en sortant de cette vie : orgueilleux Philosophes, pouvez-vous le concevoir sans en frémir ? Et pouvez-vous raisonnablement blâmer les regrets, les frayeurs d'une personne qui, pour s'exposer à de tels dangers, abandonne la jouissance de tout ce que la terre a d'appas ? C'est le com-

ble de la folie. Parmi les Chrétiens celui même qui ne se soucie pas de vivre, doit craindre de mourir.

Il n'y a gueres moins d'extravagance à avancer *qu'il seroit ridicule de se plaindre d'être né trop tard*. Ne vaut il pas mieux sans comparaison, naître sous le Regne d'un Prince éclairé, Protecteur des Arts, juste, humain, généreux, amateur de la paix; que de vivre sous la domination d'un Roi sans goût, sans esprit, inique, cruel, avare, sanguinaire? Peut-on être indifférent à venir au monde, sujet d'un

Titus ou d'un Néron ? L'Auteur qui s'applaudit tant d'habiter une Zone plutôt que l'autre, n'a-t'il pas encore plus de raison de se féliciter d'être né sous le Règne de son Monarque, plutôt que sous celui d'un autre ? Son sentiment est peut-être dans sa bouche une noire ingratitude. Quoi qu'il dise, je ne crois pas qu'on doive avoir plus d'indifférence pour les différentes parties du temps, que pour les divers païs de la terre. Si jadis Alexandre put, sans passer pour ridicule, regretter qu'Homère fût né avant lui, les Homères fu-

turs pourront bien sans craindre le ridicule, se plaindre à leur tour d'être nés après l'Alexandre de nos jours. Il n'est donc souvent, ni *déraisonnable d'être fâché de mourir trop tôt*, comme l'a témérairement avancé l'Auteur, ni *ridicule de se plaindre d'être né trop tard*.

Passons à l'anatomie. Il nous apprend » que neuf mois après qu'une femme s'est livrée au plaisir qui perpétue le genre humain, elle met au jour une petite créature qui ne diffère de l'homme que par la différente propor-



» tion & la foiblesse de ses par-  
» ries. « Est-ce que *la propor-*  
*tion* qui est entre les membres  
d'un enfant diffère de celle  
qui est entre les parties d'un  
adulte ? » Dans les femmes  
» mortes avant ce terme, on  
» trouve l'enfant enveloppé  
» d'une double membrane, at-  
» taché par un cordon au ventre  
» de la mere. « Que cette ex-  
pression peint mal la façon  
dont le fœtus est attaché ! Je  
défie que sur cette peinture on  
s'en forme la véritable situa-  
tion. On ne doit pas dire que  
*l'enfant est attaché au ventre de*  
*la mere* ; c'est l'enfant qui est

*attaché par le ventre à la mere.*  
Il falloit donc dire que le fœtus est par le nombril , ou par un cordon qui lui pend du milieu du ventre. attaché à la mere; encore cela même ne feroit-il pas trop bien dit.

*Plus le temps auquel l'enfant devoit naître est éloigné, plus sa grandeur & sa figure s'écartent de celle de l'homme. Celle devoit être au plurier ; mais c'est sans doute une faute d'Impression.*  
Après plusieurs autres nouvelles découvertes anatomiques de cette force-là , ce fameux Anatomiste nous dit :  
» Je vais vous expliquer les

» différens systêmes qui ont  
» partagé les Philosophes sur  
» la manière dont se fait la gé-  
» nération. Je ne dirai rien  
» qui doive allarmer votre pu-  
» deur : mais il ne faut pas que  
» des préjugés ridicules ré-  
» pandent un air d'indécence  
» sur un sujet qui n'en com-  
» porte aucune par lui-mê-  
» me. « Peut-être eut-il été  
mieux de mettre *sur un sujet*  
qui par lui-même *n'en com-*  
*porte aucune. Aucune* est un peu  
fort. A cela près, ce qu'il dit  
là est sensé : & il faut en bon-  
ne foi lui rendre justice à son  
avantage comme à son désa-

vantage. L'occasion de lui être favorable n'est pas assez fréquente, pour la passer malicieusement sous silence. Je vous promets que je n'en manquerai aucune : & ce n'est pas là m'engager à un grand travail.

Nous avons déjà rapporté quelques-unes des Réflexions morales & anatomiques de l'Auteur : nous voici enfin venus aux galantes. Oh ! c'est là son fort. » L'homme, dit-il, » est dans une mélancholie qui » lui rend tout insipide, jusqu'au moment où il trouve la personne qui doit faire son

» son bonheur. Il la voit ...  
» Elle se rend . . . . Il est déjà  
» parvenu à l'endroit le plus  
» délicieux . . . . . Il n'y  
est pas arrivé tout-à-fait si  
vîte que je vous y mène ; il  
s'est un peu amusé en chemin ,  
mais il m'impatientoit. Après  
l'avoir fait reposer sur cet en-  
droit où je l'ai laissé , l'Auteur  
s'écrie subitement : » *Ab mal-*  
» *heureux ! qu'un coûteau mortel*  
» *a privé de la connoissance de*  
» *cet état : le ciseau qui ent tran-*  
» *ché le fil de vos jours vous*  
» *eut été moins funeste. En vain*  
» vous habitez de vastes Pa-  
» lais , vous vous promenez

D



» dans des jardins délicieux ;  
» vous possédez toutes les ri-  
» chesses de l'Asie ; le dernier  
» de vos esclaves qui peut goû-  
» ter ces plaisirs , est plus *heu-*  
» *reux* que vous. *Mais* vous  
» que la *cruelle* avarice de vos pa-  
» rens a *sacrifiés* au luxe des  
» *Rois*, tristes ombres, qui n'ê-  
» res plus que *des voix*, gé-  
» missez , *pleurez* vos mal-  
» heurs , *mais* ne chantez ja-  
» mais l'amour.

A qui en veut-il là ? Qu'est-  
ce qu'il apostrophe ? Sont-ce  
les gardiens odieux de la chas-  
teté des tristes Sultanes ? Con-  
vient-il de leur dire *envain*...

*vous possédez toutes les richesses de l'Asie, le dernier de vos esclaves &c. au surplus examinons un peu ce qu'il leur dit.*

*Ah !* est une exclamation sans goût, il falloit à sa place un *que je vous plains !* L'Auteur fait le vif & veut mettre du feu, où il ne faut être que touchant, & placer un air de compassion. Je voudrois bien savoir ce que lui ont fait ceux dont il s'agit pour les traiter de *malheureux*. Le terme est impropre : c'est *infortunés* qu'il falloit dire, mais apparemment il ne fait pas la différence de ces deux termes :

D ij

*coureau* est bas en cet endroit,  
& *mortel* trop vague, je m'é-  
tonne qu'il n'ait mis *rasoir*.  
C'étoit *un fer homicide* qu'on  
devoit faire servir à cette opé-  
ration. Qu'entend l'Auteur par  
ces mots *a privé de la connois-*  
*sance de cet état*? S'il prétend que  
celui qu'il plaint avoit déjà ac-  
quis *la connoissance de cet état*,  
ce n'est que de sa jouissance  
dont il devoit dire qu'on l'a  
privé, & non pas de *sa con-*  
*noissance*, que la perte qu'il a  
faite ne l'empêche malheureu-  
sement pas de conserver. C'est  
bien lui qui peut répéter ce  
que l'ingénieux Bertaut Evê-

que de Seez disoit du temps  
que les Evêques favoient faire  
des chansons,

Félicité passée,  
Qui ne peux revenir ;  
Tourment de ma pensée,  
Que n'ais-je en te perdant perdu le  
souvenir !

Ce souvenir est ce qui con-  
tribué le plus à son malheur,  
c'est ce qui le rend positif. Il  
n'est que négatif pour ceux  
de son espece qui n'ont jamais  
connu l'avantage de ce qu'ils  
ont perdu. Cette perte est tou-  
jours un malheur, mais ce n'est  
plus une peine : ce n'est que

l'absence d'un plaisir & d'un plaisir inconnu.

Si par ces mots *a privé de la connoissance de cet état*, l'Auteur a, comme je le pense, voulu signifier quelqu'un qu'on ait empêché d'acquérir cette connoissance, il me semble que sa pensée n'est point rendue nettement par le verbe *a privé*, qui convient également au temps passé, au présent & peut-être au futur. J'aurois voulu une expression qui n'eût convenu qu'au dernier, le seul je crois, qu'on a voulu désigner; & l'on auroit eu cette phrase plus supportable, *que*



*je vous plains ! infortunés auxquels un fer homicide a ravi le moyen de connoître cet état. Mais pour la rendre passable , il a fallu n'y laisser de la première que trois syllabes, cet état, dont même je lui fais grace ; car à la rigueur c'étoit *situation* & non pas *état* qu'il falloit dire : il a l'air trop durable pour être bien placé en cet endroit.*

*Le ciseau qui eut tranché le fil de vos jours vous eût été moins funeste. Cette pensée est fautive car en supposant avec l'Auteur que la vie est un bien moins précieux que celui qu'il regrette tant , cela n'empêche*

pas qu'elle ne soit toujours un bien ; & quelque peu qu'il vaille, ceux qui n'ont plus que lui, l'aiment encore mieux que rien du tout. A la bonne heure qu'il leur reste moins à perdre, qu'ils n'ont perdu ; mais il ne faut pas dire qu'en perdant le peu qui leur reste, avec ce qu'ils ont déjà perdu, leur perte eût été moins grande. Pour réduire cette pensée à une valeur raisonnable, ç'aurait été bien assez de dire *le ciseau qui tranchera le fil de vos jours vous sera moins funeste*. On peut dire à peu près la même chose de ce qui suit. *En vain*  
*vous*

*vous habitez de vastes palais ;  
&c. Je veux bien convenir que  
les palais , les richesses , les  
beaux jardins ne sont pas ca-  
pables de dédommager de la  
perte en question ; mais pour  
cela je ne crois pas qu'ils soient  
totalement inutiles. En vain...  
vous possédez toutes les richesses  
de l'Asie ; le dernier de vos es-  
claves qui peut goûter ces plai-  
sirs est plus heureux que vous.  
N'eut-il pas été plus délicat  
de dire est plus riche que vous ?  
& mieux encore est plus riche  
que son maître ?*

*Mais vous que l'avarice de  
vos parens a sacrifiés au luxe*

E

*des Rois ; ce mais là ne fait point bien du tout où il est : on ne doit jamais le mettre au commencement d'une proposition , à moins qu'elle n'ait une espece d'opposition avec celle qui la précède. Par exemple on diroit bien l'Auteur se croit fort galant ; mais il n'est que gaillard : au lieu qu'il feroit ridicule de dire , l'Auteur n'a point de justesse ; mais il manque de délicatesse. Or il n'y a point d'opposition entre les deux phrases , c'est précisément le même sens principal : ainsi c'étoit & vous qu'il falloit & non pas mais vous. Que la*

*cruelle avarice ; j'aurois préféré  
parricide à cruelle. A sacrifiés  
n'est pas juste. Ce ne sont pas  
eux qui ont été sacrifiés, ce ne  
sont que leurs plaisirs ; ce n'en  
est même qu'une partie. Au lu-  
xe des Rois. Quand on fait des  
sacrifices aux Rois, il sied bien  
de les appeller les Dieux de la  
terre. Tristes ombres, qui n'êtes  
plus que des voix ; supposé que  
cela s'entende, il falloit éviter  
la rime de Voix & de Rois.  
Gémissez, pleurez vos malheurs.  
Si l'Auteur fait pleurer les voix,  
apparemment qu'il fera soupi-  
rer les yeux. Un autre n'eût  
pas eu cette finesse, il auroit*

E ij



dit tout simplement *gémissez* ;  
souplez *vos malheurs* ; mais ne  
chantez jamais l'amour. Je ne  
dis rien de ce *mais* si voisin du  
précédent ; mais pourquoi  
l'Auteur défend-il à ces voix  
de jamais chanter l'amour ?  
est-ce parce qu'elles n'en con-  
noissent pas les plaisirs ? Ce  
n'est pas là une raison pour  
leur ravir jusqu'à la douceur  
de les célébrer ; car c'en est  
une que de parler même des  
peines que cette passion cause.  
Si l'Auteur ne vouloit pas ab-  
solument que ces pauvres voix  
chantassent les plaisirs de l'a-  
mour, il devoit bien du moins

leur laisser la consolation de  
soupirer ses peines.

Jugez par cet échantillon  
des galanteries & des agré-  
mens de l'Auteur. En vérité  
si je ne sçavois pas bien que le  
Médecin dont j'ai parlé ci-  
dessus est intime ami de M. de  
M. . . . je croirois qu'il parloit  
ironiquement, en disant qu'il  
n'y avoit en France que lui ca-  
pable d'écrire ainsi. Comment  
un pareil jugement a-t'il pû sor-  
tir de la bouche de quelqu'un  
qui passe pour un homme  
d'esprit, & pour un Médecin  
digne d'avoir de la pratique?

Au reste ne trouvez-vous

E iij

point, Monsieur, mon examen trop sévère? J'avoüe que dans ce morceau j'ai censuré quelques bagatelles que je n'aurois pas relevées, si elles en eussent été les seuls défauts; mais quand on fait tant que de critiquer un endroit particulier, je crois qu'on ne doit omettre aucune des taches qu'on y découvre; autrement ce seroit donner à penser qu'on ne les a pas apperçues. Malgré cette raison bien des gens me traiteroient d'épilogueur. Dans les matieres agréables, on n'exige pas, diroient-ils, tant d'exactitude. Il est même

quelquefois à propos de la sacrifier aux agrémens, mais je répondrois à ces gens-là que je n'écris point pour eux. Je soutiens que les matieres agréables sont celles qui demandent le plus de justesse. Une jolie pensée ressemble à une jolie fille. Les laides peuvent se négliger, on n'y prend pas garde: & leur figure les met à couvert de la critique: mais il n'en est pas de même des jolies; elles s'attirent toujours des regards trop attentifs. Immoler la justesse aux agrémens, c'est les tronquer, c'est leur sacrifier la plus belle partie d'eux-

E iij

mêmes. L'exactitude les redouble, ou plutôt sans elle il n'en est point de véritables. Quand on ne peut pas les réunir, il ne faut point se mêler d'écrire sur certains sujets. On peut être juste sans agrémens, cela n'arrive que trop souvent; mais on ne peut être vraiment agréable sans justesse. Que l'Auteur ne se contentoit-il du premier avantage, s'il n'étoit pas capable d'atteindre au second: il auroit dû se souvenir de cette fable, où la Fontaine dit que,

Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,  
Ont le don d'agréer infus avec la vie.

La matiere qu'il a traitée étoit susceptible d'agrémens, mais elle n'en exigeoit pas. Il n'avoit qu'à suivre prudemment l'exemple de tous les Anatomistes qui ont écrit avant lui, mais il n'a pas voulu. Il vife à être original. Il jouë l'agréable. Oh ! parbleu, Monsieur, qui prétendez faire le joli, on vous apprendra à rabattre de vos prétentions : ou du moins si vous y persistez encore, ce ne sera pas de ma faute, & pour le coup il faudra que vous soyez incorrigible.

Depuis plusieurs étés toutes les fois que je vais à la pro-



menade, j'y rencontre un certain petit homme déjà vieux, extrêmement contrefait, & laid en cramoisi, qui a la fureur de relever toujours sa laidetur & sa difformité par les habits les plus galans. Quand je l'apperçois, je crois voir l'esprit de notre Auteur. Sa manie est assez à la mode chez nos jeunes gens. Parce qu'ils ont vû qu'un bas blanc, une culotte de velours cramoisi & un habit court avoient bonne grace sur une jambe, une cuisse & une taille bien faites, ils se font apparemment imaginés que la grace étoit attachée aux

bas, à la culotte & à l'habit, & ils ont beau être mal faits & cagneux, vous les voyez tous en habit court, en culotte de velours cramoisi, & en bas blancs. Par le même principe il n'y a point de petite laidron qui ne soit la première à courir après les modes nouvelles les plus coquettes, & qui n'ose s'embarasser d'une robe couleur de rose, de serise, ou des autres couleurs les plus brillantes, destinées à être portées par de jolies personnes seulement, ou tout au moins par des tailles élégantes.

N'est-il pas du dernier ridi-

cule d'osier, comme nous l'avons vû ces hyvers passés, prophaner les plus jolis mantelets par les minois grotesques qui avoient la sottise de s'en accoutrer? Quand j'allois à la Comédie, la plus agréable à mes yeux n'étoit pas celle qu'y jouïoient les Acteurs & les Actrices de profession: c'étoit de voir sans cesse roder impudemment autour du Théâtre une foule de quilles blanches, & toutes les loges mais principalement les premières, disputer à nos cheminées le bizarre agrément de leurs garnitures à la mode, de pagodes

& de marmouzets. Je voudrois que la politesse , ou plutôt l'usage permît aussi-bien que la raison de rire au nez de tous ces singes bottés. Leur sot & contagieux exemple commence à passer des corps jusqu'aux esprits. La plupart des Auteurs aujourd'hui veulent absolument faire les galans.

Ce qui redouble le ridicule dont s'est couvert le nôtre , en faisant inutilement des efforts pour orner de quelques fleurs son Ouvrage , c'est qu'il n'étoit pas difficile de les y semer en abondance. Pour avoir



échoué dans ce projet, il faut n'avoir, ni imagination ni justesse. Je ne me pique assurément ni de l'une ni de l'autre, & il n'est pas besoin de s'en piquer pour tenter ce que je médite ; mais afin de donner une preuve plus complète de ce que j'avance, je vais traiter à peu près dans le goût de l'Auteur le morceau que je viens de critiquer. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de l'endroit où je prens notre galant. Que je vous plains ! restes infortunés du chef-d'œuvre de la nature, auxquels un fer homicide a ravi le moyen de



connoître cette situation ; situation dont la connoissance est , sans comparaison , la plus précieuse de toutes celles auxquelles doit aspirer le véritable sage. Le ciseau qui tranchera le fil de vos jours , vous frappera d'un coup moins douloureux & moins funeste que celui que vous avez reçu. Vous êtes des preuves vivantes que nous pouvons mourir deux fois : vous êtes du moins déjà plus qu'à demi morts , ou plutôt vous n'avez jamais vécu. Est-ce jouir de la vie que d'être privé du pouvoir de la communiquer ? cette communi-



cation est le plus doux & le principal usage qu'on puisse en faire. Quelles mains inhumaines ont pû vous l'interdire ! non, la Parque n'est pas si barbare. Nous nous attendons à ses traits. Mais deviez-vous, pouviez-vous vous attendre à celui-là ? Nous savons que la vie n'est pas précisément un don de la nature : elle ne fait que nous la prêter, & ce n'est pas sans intérêt, ni même sans usure. Ce n'est pas seulement, comme quelques-uns l'ont dit, un dépôt sacré, c'est plutôt un bien qu'elle nous afferme. Il ne suffit pas de  
de

de lui rendre le principal au bout d'un certain tems. Avant ce dernier tribut, nous devons lui en payer les arrérages. Elle nous poursuit sans relâche, tant qu'elle nous sent en état de la satisfaire, & nous ne le pouvons qu'en faisant passer ses dons à d'autres, avec lesquels elle fait, pour ainsi dire, un nouveau bail. Helas ! on vous a impitoyablement rendus insolubles. Pauvres Créfusus, toutes vos richesses ne suffiroient pas pour vous acquitter avec elle. Palais, gloire, grandeur, en un mot tous les biens que vous possédez ne

F

valent pas celui que vous avez perdu. S'il ne suffit pas toujours pour nous rendre heureux, nous ne pouvons au moins jamais l'être sans lui : sans ce trésor tous les autres deviennent presque inutiles. Que faites-vous de vos canapés superbes ? A quoi vous servent ces lits somptueux qu'on croiroit préparés pour une volupté laborieuse, & qui ne sont foulés que par une oisive mollesse ? A jouir d'un sommeil tout au plus tranquille. Je gagerois qu'il n'est pas seulement doux. Vous ne faveurez jamais ce repos délectable qui

succède aux exercices de l'amour. Vous ne connoissez que l'ombre des plaisirs. On a tari chez vous la source des véritables, avant même qu'elle eut commencé de couler. Le plus vil de vos esclaves, couché sur l'herbe aux pieds de sa tendre bergere, jouit d'un sort cent fois plus heureux que celui de son maître. S'ils dorment, ces amans fortunés, ce n'est point Morphée qui les endort, c'est l'Amour : & c'est encore lui qui les réveille. Dormez, vous qu'il ne réveille jamais, dormez : ce que dans le cours de votre vie vous

F ij

goûtez de douceurs réelles, si vous en goûtez, ne vaut pas celles dont l'image d'une inhumaine favorise dans un songe un malheureux amant.

Et vous dont les parens dénaturés ont empoisonné le jour que vous avoit donné leur incontinence, & dont vous ne devez la conservation qu'à des soins mercénaires, à des vûës sacrilèges, vous, dont leurs mains parricides ont, par une avarice infâme, fait aux Dieux de la terre un sacrifice de vos plus doux plaisirs; tristes victimes de l'intérêt & du luxe, s'il ne vous est

plus permis de prétendre  
aux délices de l'amour , oc-  
cupés du moins à les chan-  
ter , ou plutôt à soupirer ses  
peines , vos mélodieuses voix ,  
ces voix charmantes qui vous  
coûtent si cher , & qui , mal-  
gré tous leurs charmes , sont  
un foible dédommagement du  
prix qu'elles vous ont coûté.  
Amolissez par vos accents plain-  
tifs les cœurs les plus durs. Par  
vos sons touchans attendrissez  
les ames les plus farouches.  
Que les beautés insensibles ap-  
prennent à plaindre vos mal-  
heurs. Si elles ne peuvent les  
finir , qu'elles les partagent au-



moins, dût ce partage les augmenter. Forcez les plus ingrates à regretter de ne pouvoir rendre qu'à vos yeux le plaisir que vous donnez à leurs oreilles. Il est toujours glorieux de soumettre à l'empire de l'amour ces orgueilleuses souveraines, fût-ce même pour le bonheur d'un autre. S'il en a les plaisirs, vous en aurez la gloire. Contentez-vous de ce partage. Hélas ! je connois des gens qui s'en contentent bien, & qui sont fort éloignés d'y être aussi obligés que vous. Tâchez de rendre heureux vos amis. Si vous ne

pouvez le devenir, vous cesserez au moins d'être malheureux. L'amitié vous fera participer aux faveurs de l'amour : & il n'est pas bien sûr que votre part soit la moins douce. Osez imiter Alexandre. Il ne se plaçoit à conquérir des Trônes que pour couronner ses amis. Couronnez aussi l'ardeur des vôtres. Finissez, faites finir leurs tourmens ; mais fied-t'il de vous demander de la compassion pour des peines qui vous font peut-être envie ? Ah ! sans doute vous seriez trop satisfaits d'avoir à vous plaindre des maux qu'en-

durent ceux pour qui j'implore votre secours.

Voilà ce qu'on appelle donner carrière à son imagination ; mais du moins je me flatte que ce n'est pas aux dépens de la justesse. Je crains seulement d'être tombé dans un vice fort contraire à celui de l'Auteur, il a péché par un défaut d'imagination : la mienne n'a-t'elle point péché par excès ? J'avois toutes les peines du monde à la retenir, & elle m'auroit mené loin, si je lui avois lâché la bride. Je suis persuadé qu'il ne m'a pas fallu moins d'efforts pour l'arrêter,

rêter, qu'il n'en a coûté à l'Auteur pour faire prendre l'effort à la sienne.

Si elle a brillé dans ce joli morceau, son jugement à son tour ne brille pas moins dans la réflexion qui le suit immédiatement. *C'est cet instant marqué par tant de délices qui donne l'être à une nouvelle créature, qui pourra comprendre les choses les plus sublimes : &, ce qui est bien au-dessus, qui pourra goûter les mêmes plaisirs.* Ne trouvez-vous pas cette réflexion bien judicieuse ? ainsi ce fameux Astronome qui malgré la distance des lieux est

G

allé à travers des eaux, des glaces & des neiges à l'un des bouts du monde, pour déterminer au juste la figure de la terre, est en cette qualité fort au-dessous d'un vigoureux crocheteur qui fait chaque nuit presque contenter l'appétit de sa peu sobre moitié. Un jeune coq, un ardent moineau ne seront-ils pas aussi fort supérieurs aux plus grands hommes, aux plus beaux génies? Ah! s'ils ne le sont pas, devinez-vous sous quelle face l'Auteur envisage l'homme comme le Roi des animaux. On s'imagine ordinairement

que c'est par l'avantage qu'il a de posséder la raison. Mais sans doute il ne lui conserve, lui, son empire sur les brutes, que parce que ce n'est que pendant certains temps assez courts, que la nature leur accorde les plaisirs de l'amour, & qu'elle en favorise leurs heureux Souverains pendant l'année entière. Il faut convenir que c'est une faveur spéciale de la nature, & je m'étonne fort que l'Auteur n'en ait pas fait mention. Cependant n'a-t'elle pas mis une espèce de compensation entre les hommes & la plupart des

G ij



animaux ? Ne donne - t'elle point en gros aux uns ce qu'aux autres elle n'accorde qu'en détail ? Et le moineau dans un seul printemps ne goûte-t'il pas plus de plaisirs , qu'un viellard n'en a goûté pendant ses nombreuses années.

*Ah ! si le temps de la vie  
Se comptoit des momens doux ;  
Moineaux , trop dignes d'envie ,  
Qui vivroit autant que vous ?*

Comme je ne fais point , moi , de passages latins , il faut bien que j'en cite de françois.

» Mais, *comment* , poursuit  
» l'Auteur , expliquerai - je  
» cette formation ? *Comment*

» décrirai-je ces lieux qui sont  
» la première demeure de  
» l'homme? *Comment* ce séjour  
» enchanté va-t'il être changé  
» en une obscure prison habi-  
» tée par un Embrion infor-  
» me & insensible ? *Comment*  
» la cause de tant de plaisirs,  
» *comment* l'origine d'un Etre  
» si parfait n'est-elle que de la  
» chair & du sang ?

Eh ! que veux-tu donc que  
ce soit ? Qu'es-tu toi-même,  
lui dirois-je volontiers, pour  
tant faire l'étonné & le diffi-  
cile, avec son Plin, dont il  
ne manque pas de citer l'avis  
en latin, qui signifie à peu près

G iij

qu'il ne peut envisager fans honte & fans pitié la porte humiliante par laquelle le plus orgueilleux des animaux sort du néant pour entrer dans un labyrinthe de miseres. Voilà des gens qui sont étrangement les dédaigneux. Je voudrois bien savoir de quoi ils croient être formés dans le temps même qu'ils sont grands garçons, & qu'ils sont tant les habiles & les suffisans ; & par où ils voudroient venir au monde. Se croient-ils donc un tissu de perles, de pierres précieuses, de diamans ? la nature ne devoit-elle pas les faire passer

du néant à la vie par-deffous  
un arc de triomphe? Pensent-  
ils être plus gros Seigneurs que  
leurs premiers parens? Ont-ils  
oublié qu'Adam n'étoit fait  
que de boüe? Ou trouve-  
roient-ils plus beau d'en être  
formés que de l'être de chair  
& de sang? Eh! morbleu, de  
quoi vivent-ils tous les jours?  
Je me fâcherois volontiers  
quand j'entends de beaux es-  
prits comme ceux-là monter  
sur leur quant à moi, & faire  
les dégoûtés. En verité cela  
fied bien à l'Auteur, après a-  
voir fait ou voulu faire une si  
friande description de l'en-

G iij

droit dont il parle si mal. Il s'est imaginé que cela seroit beau, parce qu'il y avoit longtemps qu'on l'avoit dit en latin, & il s'est fait un honneur de le répéter. Je lui pardonnerois encore, s'il ne se fut plaint que des ravages que fait dans les lieux qu'il quitte, l'homme naissant. A dire vrai, je ne reconnois pas trop en cette occasion les sages dispositions de la nature, & je suis fort de l'avis de cette chanson qui dit :

*Que la nature étoit bisarre  
Dans le moment qu'elle nous fit :  
Pour nos tendres besoins elle fut trop  
avare,*



*Et trop prodigue en biens dont la moitié suffit.*

*Pourquoi nous fabriquer deux yeux & deux oreilles ?*

*Hélas ! il n'en falloit pas tant,  
D'un seul œil on peut voir, d'une oreille on entend ;*

*Et par un surcroît de merveilles  
On entend & l'on voit tout dans le même instant.*

*Mais ce qui rend mon humeur noire,  
&c.*

Je laisse à votre intelligence le soin ou le plaisir de l'application. Vous sentirez bien que son objet diffère un peu de celui de la chanson.

Mais pourquoi la première demeure de l'homme est-elle appelée par l'Auteur *la cause de tant de plaisirs* ? N'eut-il pas



été mieux de l'en nommer la source ? Il me semble qu'il n'y a point à se récrier sur les perfections de l'homme , & que son corps seul duquel il s'agit ici n'est point un *Etre plus parfait* que celui des autres animaux. D'ailleurs peut-on dire que son *origine n'est que de la chair & du sang* ? Ne ternissons pas , dit notre délicat Auteur , ces objets par des images dégoûtantes : il est bien temps de s'en aviser. Il a voulu dire *dégoûtantes* & non pas *dégoûtantes* , qui n'offre pas effectivement un tableau ragoûtant ; mais je vous ai déjà aver-

ri que l'Auteur est un génie trop sublime pour s'abaisser à accentuer ni à ponctuer. Cependant vous voyez de quelle conséquence cela peut être, & combien un accent change quelquefois le sens d'un mot. C'est de même dans tout le cours de l'Ouvrage. Je n'ai garde d'exiger de l'Auteur, qu'il daigne faire attention à de pareilles bagatelles; mais je lui conseille de charger de ce soin quelque manœuvre littéraire.

Il continue ainsi. » *Qu'ils*  
» demeurent ( ces objets ) cou-  
» verts du voile qui les cache.

» *Qu'il ne soit permis d'en déchirer que la membrane de l'hymen.* « Je crois que notre galant Anatomiste a bien déchiré de ces membranes. C'est un vivant bien plus heureux que quantité d'honnêtes époux, qui depuis long-temps prennent la peine d'en chercher, sans avoir eû la satisfaction d'en trouver. Ce qui leur a fait croire, avec raison, que l'objet de leurs recherches n'étoit qu'une chimère dangereuse. C'est le sentiment de *Dionis*, & des autres Anatomistes modernes les plus célèbres. Je m'étonne que dans

un Siecle aussi éclairé que le nôtre, on veuille renouveler, ou qu'on laisse encore subsister ce vieux préjugé, qui n'est propre qu'à porter la méfiance & le trouble dans les ménages. D'ailleurs *la membrane de l'hymen* n'est pas françois : c'est *l'hymen* qui est lui-même cette prétendue membrane. » *Que la*  
» Biche vienne ici à la place  
» d'Iphigénie. *Que* les femelles  
» des animaux soient de-  
» formais les objets de nos re-  
» cherches sur la génération.  
Il me semble que l'Auteur érudit, n'en déplaît à son érudition, ne choisit pas son su-

jet si heureusement qu'il le pense. Car, si je m'en souviens bien, Iphigénie étoit vierge, ou, ce qui revient à peu près au même, passoit pour l'être, quoi qu'en disent Bayle & les autres médifans. Sans cela, eût-on osé l'offrir en sacrifice à la chaste Diane? Sans doute cette Divinité précieuse se feroit offensée de l'offrande d'une victime impure. D'ailleurs les Religieux Grecs se fussent fait un scrupule de la lui offrir. Ou si Calchas eût été capable de se méprendre à la qualité de l'offrande, il n'en feroit pas



arrivé de même à l'égard de Diane. La Déesse de la virginité, ou du moins de la chasteté, doit se connoître en vierges, si quelqu'un s'y connoît : & elle n'auroit pas à la place d'une pucelle, acceptée une biche qui eut cessé de l'être. C'est donc sur des pucelles, que l'Auteur prétend faire ses recherches sur la génération.

» Cherchons, dit-il, dans  
 » leurs entrailles ce que nous  
 » pourrons découvrir de ce  
 » mystère, & s'il est nécessaire,  
 » parcourons jusqu'aux oi-  
 » seaux, aux poissons & aux



infectes. N'eut-il pas mieux fait de dire, parcourons jusqu'à celles des oiseaux, &c. Ma foi, qu'il courre après tant qu'il voudra, je renonce à le suivre, du moins pas à pas : cet homme là me donneroit trop d'ouvrage. Vous voyez ce qu'il m'en coûte déjà, pour l'avoir voulu suivre seulement deux pages de suite. Je n'en suis encore qu'à la fin du premier chapitre. Trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne parcourre que légèrement les principaux des articles suivans : autrement j'aurai fait un *in-folio* avant que d'arriver

à la fin de la premiere Partie.  
Vous pouvez d'avance juger  
de ce qui suit , par ce que vous  
venez de voir ; le premier cha-  
pitre est sans difficulté un des  
moins mal écrits , & de ceux  
sur lesquels s'est le plus exer-  
cée la brillante imagination  
de notre élégant Ecrivain. (a)

---

(a) C'est un Auteur sec & aride , tou-  
tes ses expressions sont rudes & forcées ,  
il ne dit jamais rien qui ne puisse être  
mieux dit , & bien qu'il bronche à chaque  
ligne , son Ouvrage est moins à blâmer  
pour les fautes qui y sont , que pour l'es-  
prit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute  
point que vos sentimens en cela ne soient  
d'accord avec les miens. *Despr. T. 2. p. 346.*

Au défaut des citations latines , je prie  
mon Lecteur de trouver bon que j'en em-  
ploie quelques françoises pour orner ma  
critique.

H

Le second Chapitre commence ainsi : *Au fond d'un canal que les Anatomistes appellent Vagin du mot latin*, il falloit dire *d'un mot latin*, qui signifie *gaine*; (car il y en a deux qui ont cette signification) *on trouve la matrice: c'est une espèce de bourse fermée au fond, &c.* Dites-moi, je vous prie, connoissez-vous quelque *espèce de bourse ouverte au fond*? encore une fois il faut absolument renoncer à ces sortes de remarques: autrement je n'aurois jamais fait. Venons au solide, aux opinions des Philosophes sur la génération.

» Les Anciens croyoient  
» que le foetus étoit formé du  
» mélange *des liqueurs* que  
» *chacun des deux sexes* ré-  
» pand. La liqueur féminale du  
» mâle, dardée jusques dans la  
» matrice, s'y mêloit avec la  
» liqueur féminale de la fe-  
» melle : & après ce mélange,  
» les Anciens ne trouvoient  
» plus de difficulté à compren-  
» dre comment il en résultoit  
» un animal. Aristote, com-  
» me on le peut croire, ne fut  
» pas plus embarrassé qu'un  
» autre sur la génération &c.

A ce petit trait décoché  
contre le Prince des Péripaté-

H ij

ticiens, il y a des Lecteurs qui croiront peut-être reconnoître l'ingénieux Auteur de la Lettre sur la Comète, mais c'est un foible indice : s'imagine-t-on qu'il n'y ait que lui qui ose plaisanter Aristote ? Nous n'avons point de grimauds qui ne se donnent les airs de turlupiner ce grand Homme. Cependant on verra que l'anonyme se rapproche bien de son opinion.

La seconde est de plusieurs modernes célèbres, qui ont prétendu que les animaux, raisonnables, ou non, viennent tous d'œufs. La principale



différence qu'ils mettent entre eux , c'est que de ces œufs , les uns n'éclosent qu'après être sortis du corps des femelles , & les autres éclosent dedans. De là les *Ovipares* , tels que sont les oiseaux , les poissons ; & les *Vivipares* , tels que sont les chiens , les chats & les hommes. A l'égard de ces derniers , voici comment dans ce système , s'opere le mystere de la génération. La liqueur dardée par le mâle jusqu'au fond de la matrice , s'insinue , ou plutôt est subitement pompée par l'une des trompes de Fallope , qui la verse sur



L'Ovaire contigu. L'œuf le plus à portée, arrosé, pénétré de cet esprit subtil, vivifiant, se détache, tombe dans le pavillon de la trompe, qui alors embrasse étroitement l'Ovaire, & qui pressant doucement le précieux dépôt qu'elle en a reçu, le descend, le conduit dans la matrice, où le petit animal déjà tout formé dans l'œuf depuis longtemps, s'éveille enfin sans s'être endormi, se dépêche de jeter des racines, & prend insensiblement son accroissement.

J'ai toujours eu du goût pour ce système. Les deux

ovaires me semblent les pépinières du genre humain. Mon imagination se plaît à contempler leurs cellules disposées en forme de dortoirs ; où plusieurs files de petits bons hommes d'un côté , & de l'autre autant de rangées de petites bonnes femmes subissent une espèce de mort antérieure à la vie, ensevelis dans les ténèbres du plus profond repos, jusqu'à l'instant si long-tems attendu qui les appelle successivement au jour ; mais une chose qui m'a toujours révolté & qui me répugne encore , c'est que les plus zélés partisans de cette

opinion , veulent qu'Eve ait  
contenu renfermés les uns  
dans les autres & distincte-  
ment formés, tous les humains,  
à son mari près, qui sont morts  
depuis le commencement  
du monde , & tous ceux qui  
naîtront jusqu'à la fin. J'aime  
à me représenter dans chaque  
mere un certain nombre de  
petits bons hommes & de pe-  
tites bonnes femmes reposant  
dans leurs tombeaux ou leurs  
berceaux les uns à côté des au-  
tres ; mais j'ai beau faire , je ne  
puis les imaginer eux & leurs  
œufs tous emboîtés les uns  
dans les autres à l'infini. Mon  
imagination

imagination épuisée, rebutée,  
les perd de vûe ; & la divisibi-  
lité de la matiere , quoique je  
la conçoive comme un autre ,  
ne me dédommage point de  
la perte de cette agréable per-  
pective.

Ecoutons un peu sur ce su-  
jet l'Auteur. » Toute la fécon-  
» dité retomboit sur les *femel-*  
» *les*, les œufs destinés à pro-  
» duire des mâles , ne conte-  
» noient chacun qu'un seul mâ-  
» le. L'œuf d'où devoit sortir  
» une femelle contenoit non-  
» seulement cette femelle ,  
» mais la contenoit avec ses  
» ovaires dans lesquelles d'au-

I

» *tres femelles contenuës & dé-*  
» *ja toutes formées, étoient*  
» *la source de génération à*  
» *l'infini, car toutes les femel-*  
» *les contenuës ainsi les unes*  
» *dans les autres &c. . . . Ce-*  
» *pendant quoique tous les*  
» *hommes soient déjà formés*  
» *dans les œufs de mere en*  
» *mere, ils y sont sans vie;*  
» *ce ne sont que de petites*  
» *statues . . . qui se contenant*  
» *les unes les autres, sont*  
» *toutes contenuës dans la der-*  
» *niere. Il faut, pour faire de*  
» *ces petites statues, des hom-*  
» *mes, quelque esprit subtil...*  
» N'est-ce pas ce feu que les


» Poètes ont feint que Pro-  
» methée avoit volé *du* ciel  
» pour donner l'ame à des  
» *hommes* qui n'étoient aupa-  
» ravant que des *automates* ?  
» Et les Dieux *ne* devoient-  
» *ils pas* être jaloux de ce lar-  
» cin ?

Quelle foule de fautes dans  
ce peu de lignes ! Fut-il jamais  
un style plus obscur, plus em-  
barassé, plus dur, moins élé-  
gant, moins précis & moins  
juste ? Cependant je me con-  
tente d'indiquer seulement ce  
que j'y reprends, sans en dire  
les raisons : j'ai promis de ne  
pas m'y arrêter davantage &

I ij



je veux tenir ma parole , aux risques de n'être pas deviné dans plus d'un endroit.



Le curieux *Hartsoëker* est l'Auteur du troisiéme sentiment sur notre origine. Le microscope lui fit appercevoir, où je crois que personne avant lui ne s'étoit avisé de regarder, dans la semence des animaux mâles de toutes especes, une prodigieuse quantité de petits poissons , invisibles aux yeux seuls , quoique bien vivans & rapidement agités de mille façons diverses. La découverte de ces petits animaux , dont jusqu'alors on n'avoit seule-

ment pas soupçonné l'existence, fit conclure qu'ils étoient destinés à devenir un jour semblables à ceux dans la semence desquels on les avoit trouvés. Lancés dans la matrice au milieu des flots qui les y portent, souvent ils y périssent tous. Vieillards toujours mécontents, qui après avoir vécu près d'un siècle, osez vous plaindre de mourir trop tôt, jetez un peu les yeux sur ces millions d'autres vous-mêmes : une même minute les voit naître & mourir. Quelquefois échappés du naufrage quelques-uns, ou même un seul, comme dans

I iij

notre espece , s'attache à la matrice par des filets qui forment le *placenta*, & s'y bâtit une double petite maison qu'il habite , jusqu'à ce que devenu trop grand pour y rester plus long-tems renfermé , il la brise & sort de sa triple prison , pour commencer à respirer , & à jouir de la lumiere.

» De cette multitude prodigieuse de petits animaux qui nagent dans la liqueur séminale , dit l'Anonyme , un seul parvient à l'humanité : rarement la femme la mieux enceinte met deux enfans au jour , presque jamais trois.

Il falloit répéter le verbe & le faire précéder de la négation; elle n'y *en met presque jamais trois*. Je connois pourtant une Dame à qui cela est arrivé deux fois, & ses couches ordinaires font de deux enfans; mais ceux qui sont venus deux ou trois à la fois ont peu vécu : & elle s'est trouvée fort heureuse de ne pas les accompagner : privilège dont jouissent peu de meres en pareil cas. Je ne vois donc pas à propos de quoi l'Auteur fait consister la perfection de la grossesse dans la pluralité des enfans. Croit-il que la naissance ne coûte pas

I iiij

plus aux femmes qu'à Dame Gigogne , qui tout en dansant accouche d'une douzaine de marionnettes aussi alertes qu'elle ?

Les premières nouvelles de la découverte des animaux spermatiques répandirent l'alarme dans le parti des œufs, qui d'un cri unanime commença par en nier la réalité. Mais elles furent attestées par tant de témoins, qu'il ne fut plus raisonnablement possible d'en douter. C'étoit à qui s'en convaincroit par ses yeux. Lewenöek fut un des plus ardens à répéter , à multiplier

ces observations singulières.  
Son zèle a pourtant été égalé  
au moins, s'il n'a été surpassé  
par l'anonyme, qui nous assure  
agréablement de la part de ce  
bon Anglois, *qu'aucune de ces  
expériences n'a jamais été faite  
aux dépens de sa famille.*

L'Auteur de cette innocen-  
te raillerie, n'a point la pré-  
caution de nous avertir qu'il  
ait été aussi scrupuleux. Son  
silence n'est-il point un trait  
de modestie ? sa cause en est  
peut-être un de générosité.  
N'y en a-t'il pas beaucoup à  
ménager le bien d'autrui au  
préjudice du sien ?



Il faut que la vérité offre de puissans charmes aux yeux de ceux qui sçavent en connoître le prix, je veux dire aux yeux des Philosophes, pour sçavoir aux dépens de leurs plus doux plaisirs attirer leurs austeres regards sur des objets, que la nature & la pudeur avoient semblé condamner, consacrer à des ténèbres éternelles; & pour leur faire répandre à pleines mains leurs plus précieuses richesses, dans la seule vûe d'en rendre l'effusion utile aux autres. Ces graves amateurs de la sagesse font plus de folies pour elle,

que la beauté n'en fait faire à  
ses volages adorateurs.

Malgré le témoignage respectable de notre sçavant Anatomiste, & celui de quantité d'honnêtes gens comme lui, qui déposent en faveur des animaux spermatiques, plusieurs vieux Philosophes s'obstinèrent encore à nier leur existence, trop scrupuleux apparemment pour en chercher chez eux la preuve, qu'ils n'esperent peut-être plus y trouver; & trop mal adroits pour l'appercevoir chez les autres animaux. Tout ce que les Partisans d'Hartsoëker ont

pu obtenir des plus raisonnables d'entr'eux , c'est un accommodement qui concilie les animaux spermatiques avec les œufs : voici comment.

» Dans cette foule d'animaux... lancés d'abord dans la matrice, un plus heureux ou plus à plaindre que les autres, nageant, rampant, dans les fluides dont toutes ces parties sont mouillées, parvient à l'embouchure de la trompe, qui le conduit jusqu'à l'ovaire. Là trouvant un œuf propre à le recevoir & à le nourrir, il le perce, s'y loge, & y reçoit

» les premiers degrés de son  
» accroissement ; l'œuf piqué  
» se détache de l'ovaire , tom-  
» be par la trompe dans la  
» matrice , où ce petit animal  
» s'attache par les vaisseaux  
» qui forment le placenta.

Les défenseurs des animaux  
spermatiques ont envié aux  
protecteurs des œufs une idée  
qui me semble peu digne d'en-  
vie. Jadis c'étoit Eve qui dans  
ses ovaires avoit contenu tous  
les œufs de sa postérité emboi-  
tés les uns dans les autres de  
mere en mere. Aujourd'hui  
c'est Adam qu'on veut qui ait  
joui de cet avantage , si c'en

est un. Il contenoit , Dieu  
sçait où , tous ses descendans  
enfermés les uns dans les au-  
tres de pere en pere. *Voilà  
donc , dit l'anonyme , toute la  
fécondité qui avoit été attribuée  
aux femelles , rendue aux mâles.*  
Je ne vois pas pourquoi il qua-  
lifie cela du nom de *fécondité*.  
Car , à proprement parler , les  
femelles ne sont pas plus fé-  
condes dans le systême des  
œufs , que dans celui des ani-  
maux spermatiques : & de mê-  
me les mâles ne sont pas plus  
féconds dans l'opinion des  
animaux spermatiques , que  
dans celle des œufs.

La raison de ce renversement d'idées en faveur d'un sexe au détriment prétendu de l'autre, c'est que dans le fluide que lancent les peres de toute espece, on a toujours trouvé une multitude innombrable de petits animaux; & que jamais on n'a pû en découvrir aucun dans la liqueur que répandent les meres de tout genre. Vous pensez bien que le zele de notre laborieux Observateur n'aura pas manqué de porter son microscope, de pousser ses recherches jusques dans ces derniers retranchemens que n'avoit, je crois,



jamais éclairés la lanterne du Cynique Diogène. *J'ai cherché, dit-il, plusieurs fois avec un excellent microscope, s'il n'y avoit point des animaux semblables dans la liqueur que la femme répand, je n'y en ai point vu.*

Les chastes complices de ces pudiques expériences sont apparemment ces Lycoris qu'il invite en Latin à lire son Ouvrage, digne fruit de leurs travaux communs, de leurs pénibles attentions; & qui doit bien consoler le public des victimes innocentes que ce chef-d'œuvre a fait immoler au bien  
de

de la société. Elle ne manque pas de sujets propres à réparer ces pertes ; mais rarement elle en trouve qui soient capables de lui donner des instructions pareilles : elle devroit en vérité en témoigner sa gratitude à l'Auteur par quelque monument à sa gloire.

On nous peint Diogène une lanterne à la main , cherchant un homme en plein jour. Archimede fut , dit-on , si flatté d'avoir découvert le rapport de la sphere inscrite au cylindre , qu'il ordonna en mourant que pour épitaphe on gravât sur son tombeau un cylindre cir-

K

consacrit à une sphere. La découverte d'Hartsoëker ne méritoit-elle pas bien d'être aussi représentée sur la sépulture de son inventeur ? Puisqu'on ne lui a pas rendu cette justice, & que vraisemblablement il ne l'a pas demandée, je voudrois que pour honorer dignement son fidele imitateur, le public fît graver à la tête de son Livre ce vénérable personnage, tenant gravement un microscope d'une main, & de l'autre ce qui a coutume de lui fournir le sujet de ses méditations sublimes. Cette estampe ne vaudroit-elle pas bien l'autre ?

Outre les quatre opinions  
que vous venez de lire, il en  
rapporte encore une autre bien  
digne de son attention. C'est  
un conte probablement in-  
venté par la crainte des meres,  
ou la jalousie des vieilles, pour  
faire peur aux agnès, & moins  
digne encore de réfutation,  
que l'existence de l'*hymen* dans  
une vierge nubile. » On ra-  
» conte, dit-il, pag. 20. plu-  
» sieurs histoires de filles de-  
» venues enceintes sans l'in-  
» troduction même de ce qui  
» doit verser la semence du  
» mâle dans le vagin, pour  
» avoir seulement laissé ré-

K ij

» pandre cette liqueur sur ses  
» bords. « Combien de tendres beautés , demi victimes de l'amour , demi martyres de l'honneur , font des preuves du contraire ? Et combien de discrets & prudens Chanoines en font plus que témoins ? Les pauvres gens ! qu'ils font à plaindre ! mais

*Dieu ne les fit pour leurs aîses avoir  
En ce bas lieu , comme les gens du monde.*

Je m'étonne que la profuse érudition de l'Auteur n'ait fait aucune mention d'un autre compte aussi ridicule pour le moins que ce dernier. Il a été débité par je ne fais quels

Anatomistes qui prétendoient tous les animaux enfermés dans des œufs aussi anciens que le monde, & dispersés par toutes ses parties, en l'air, sous la terre, dans les eaux, &c. Ils faisoient passer ces œufs chez les animaux par le moyen de la respiration, ou des alimens. Tous ceux qui avoient le malheur d'entrer chez des mâles en ressortoient comme ils y étoient entrés. Le même accident arrivoit à ceux qui avoient été introduits chez des femelles d'une autre espèce que la leur. Il falloit pour avoir le bonheur d'éclore qu'ils



se trouvaient logés chez des femelles de leur espece. Cette belle opinion ne méritoit-elle pas bien d'obtenir une place à la suite de la précédente ?

Après avoir rapporté les quatre principales opinions sur l'origine des animaux, il bat la campagne dans une soixantaine de pages enrichies de passages latins, au travers desquelles je ne me sens pas le courage de le suivre, ni la malice de vous promener. Je me contenterai de vous dire qu'il n'adopte ni le système des œufs ni celui des animaux spermatisques, ni le troisième composé

de ces deux. N'allez pas vous imaginer qu'il en ait inventé un nouveau. Il retourne au plus ancien de tous, presque à celui d'Aristote; l'auriez-vous soupçonné?

» Malgré les prétendus œufs,  
» dit-il, pag. 97. malgré les  
» petits animaux qu'on ob-  
» serve dans la liqueur sémi-  
» nale, je ne sai s'il faut  
» abandonner le sentiment  
» des anciens sur la manière  
» dont se fait la génération;  
» sentiment auquel les expé-  
» riences de Harvey sont assez  
» conformes. « Je ne sçai pas  
à mon tour en quoi il fait con-

fister cette conformité, car il  
avoit déjà dit pag. 49. » Har-  
» vey immolant tous les jours  
» au progrès de la Physique,  
» quelque biche dans le tems  
» où elles reçoivent le mâle,  
» disséquant leurs matrices,  
» & examinant tout avec les  
» yeux les plus attentifs....  
» jamais il ne trouva dans la  
» matrice de liqueur féminale  
» du mâle. « Pag. 51. il ajoute  
» pendant les *deux* mois de  
» Septembre & d'Octobre,  
» tems auquel les biches re-  
» çoivent le Cerf tous les  
» jours, & par des expérien-  
» ces de plusieurs années,  
voilà

» voilà tout ce que Harvey  
» découvrit, sans jamais ap-  
» percevoir dans toutes ces  
» matrices, une seule goutte  
» de liqueur féminale. » En  
quoi donc les expériences  
d'Harvey font-elles conformes  
au sentiment des Anciens sur  
la génération, auquel elles  
l'ont porté à renoncer lui-  
même ? Il est vrai que page  
95. » l'Auteur dit, Harvey  
» n'auroit pu observer qu'une  
» quantité sensible de semen-  
» ce : & de ce qu'il n'a pas  
» trouvé dans la matrice de  
» semence en telle quantité,  
» il n'est pas fondé à assurer

L

» qu'il n'y en eût aucune goutte  
» répandue sur une membra-  
» ne déjà toute enduite d'hum-  
»idité. Mais pourquoi avance-  
t'il qu'Harvey n'auroit pu ob-  
server qu'une quantité sensible  
de semence? Avec sa permission  
cela n'est pas clair. Seroit ce  
que de son temps on ne con-  
noissoit pas encore les microscop-  
es? Si par hazard c'étoit  
cette raison, il auroit dû pren-  
dre la peine de la dire: ses  
Lecteurs ne sont point obligés  
de la deviner, & c'en est une  
juste pour eux de le taxer  
d'obscurité.

Au surplus ce ne sont donc

pas les désolantes observations d'Harvey, qui doivent l'avoir déterminé à embrasser un parti, & à rejeter les autres. Elles sont également contraires à rous, & les détruisent absolument, si l'on y ajoute foi, puisqu'elles tendent à prouver que la liqueur féminale du mâle ne pénètre jamais jusques dans la matrice. Ainsi n'ayant pas empêché l'Auteur d'adopter le systême du mélange des deux semences, elles n'ont pas dû non plus l'empêcher d'admettre celui des œufs, ou des animaux spermatiques.

Aussi ce qui me paroît l'a-

L ij



voir le plus porté à le rejeter ,  
font la fréquente ressemblance  
des enfans avec leurs parens ,  
& l'inutilité des organes de la  
génération dans les animaux  
engendrés de deux individus  
de différentes espèces, tels que  
le mulet. *L'âne, dit-il, & la  
jument forment un animal qui  
n'est ni cheval ni âne, mais qui  
est visiblement un composé des  
deux: & l'alteration est si grande,  
que les organes du mulet sont  
inutiles pour la génération.*  
Qu'est-ce ce que c'est que les  
organes du mulet? Apparem-  
ment il a voulu dire que dans  
le mulet les organes de la géné-

*ration sont inutiles ; mais à parler exactement, il n'y en a point.*

» Si tous les animaux d'une  
 » espece, ajoute-t'il, étoient  
 » déjà formés & contenus  
 » dans un seul pere, ou une  
 » seule mere, soit sous la forme  
 » de vers, soit sous la forme  
 » d'œufs, observeroit-on  
 » ces alternatives de ressemblances ? Si le fœtus étoit  
 » le ver qui nage dans la liqueur  
 » féminale du pere,  
 » pourquoi ressembleroit-il  
 » quelquefois à la mere, que  
 » sa figure auroit-elle de commun  
 » avec celle de son pere ?

L iij

» Le petit cheval déjà tout  
» formé dans l'œuf de la ju-  
» ment, prendroit-il des oreilles  
» d'âne, parce qu'un âne au-  
» roit mis les parties de l'œuf  
» en mouvement.

» Croira-t'on, pourra-t'on  
» imaginer, que le ver sper-  
» matique, parce qu'il aura  
» été nourri chez la mere,  
» prendra sa ressemblance &  
» ses traits : cela seroit-il beau-  
» coup plus ridicule ( sans doute  
» il a voulu dire beaucoup moins  
» ridicule ) » qu'il ne le seroit  
» de croire que les animaux  
» dussent ressembler aux ali-  
» mens dont ils se sont nour-

» ris, ou aux lieux qu'ils ont  
» habités.

Je conviens que l'explication de ces deux Phénomènes, & surtout du second, est de la dernière difficulté dans le système des œufs, aussi bien que dans celui des animaux spermaticques; mais est-elle donc plus aisée dans celui du mélange des deux semences? Écoutons encore sur cela l'anonyme. »On ne sauroit peut-être expliquer comment un  
» enfant, de quelque manière  
» que le pere & la mere contribuent à sa génération,  
» peut leur ressembler: mais

L. iij

» de ce que l'enfant ressemble  
» à l'un & à l'autre, je crois  
» qu'on peut conclure que  
» l'un & l'autre ont eu éga-  
» lement part à sa formation.  
Voilà ce qui l'a engagé de  
choisir le parti qu'il a em-  
brassé.

Mais n'a-t'il point été em-  
barrassé à expliquer les expé-  
riences que rapportent tant  
d'Anatomistes, en particulier  
celles qu'il cite lui-même de  
Littre, Graaf & Verheyen,  
en faveur des œufs ? A-t'il dé-  
daigné d'y répondre, ou croit-  
il y avoir suffisamment répon-  
du en disant » quelques ob-

» servations de M. Littre &  
» d'autres Anatomistes qui  
» ont trouvé quelquefois des  
» *fœtus* dans les trompes, ne  
» prouvent rien pour les *fœ-*  
» *tus* : le *fœtus* de quelque ma-  
» nière qu'il soit formé, doit  
» se trouver dans la cavité de  
» la matrice, & les trompes  
» ne sont qu'une partie de  
» cette cavité.

» M. Meri n'est pas le seul  
» Anatomiste qui ait eu des  
» doutes sur les œufs de la  
» femme & des autres ani-  
» maux Vivipares ; Plusieurs  
» Physiciens les regardent  
» comme une chimere. De



bonne foi, sont-ce là des raisons? Un Lecteur judicieux peut-il s'en contenter, & rejeter sur un pareil fondement, ou révoquer en doute la réalité d'Êtres, dont l'existence est constatée par tant de suffrages si positifs & si respectables? Il y a tout lieu de penser que l'anonyme n'a si fort négligé de les refuter, que dans le desespoir d'y réussir.

Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est qu'il n'a pas tant fait le dédaigneux à l'égard des animaux spermatozoïques, trouvant apparemment

moins difficile de s'en défaire,  
que de se délivrer des œufs.  
Devineriez-vous bien à quel  
nouvel usage il les destine, à  
quelle sauce il met ces pau-  
vres petits poissons? Pour les  
dédommager de les avoir dé-  
pouillés de tous leurs droits,  
de leurs prétentions à l'humani-  
té, il les fait servir » à met-  
» tre les liqueurs prolifiques  
» en mouvement, à rappro-  
» cher par là des parties trop  
» éloignées, & à faciliter l'u-  
» nion de celles qui doivent  
» se joindre, en les faisant  
» se présenter diversement les  
» unes aux autres.

*Rare & puissant effort d'une imagination  
Qui ne le cède en rien à personne qui  
vive !*

Voilà ce qui s'appelle expliquer en Physicien la fluidité des liqueurs. Mais celle que répand la femelle, d'où tire-t'elle sa liquidité ?

Le destructeur des opinions peripatéticiennes a adopté celle d'Aristote, à peu de chose près, sur la génération. Descartes, oui Descartes a pensé que les deux moitiés d'une espèce, concouroient également, & de la même façon, à la multiplier. Il est vrai que les ani-

maux spermatiques n'ont été découverts qu'après sa mort : & je ne fais si de son temps le système des œufs étoit déjà fort en vogue ? Mais ce que je fais bien, c'est qu'on ne le soupçonnera pas d'avoir embrassé celui des Anciens par complaisance pour eux, comme dit fort bien l'Auteur, ni faute d'en pouvoir imaginer d'autres.

Non seulement ce grand Physicien a cru que le fœtus étoit le fruit du mélange des liqueurs que répandent les deux sexes ; mais il a tenté d'expliquer par les seules loix

du mouvement & de la fermentation, comment s'opéroit cette merveille, comment se formoit un cœur, un cerveau, des yeux, un nez, &c. L'anonyme qui trouve cette explication inintelligible & présomptueuse, prétend la rendre claire & raisonnable par le secours de l'attraction.

A ce mot d'attraction, je crains que les soupçons qu'on a eu sur le compte de M. de M. . . . ne se renouvellent; mais n'y a-t'il donc que lui de Neutonien parmi les François? Et a-t'on oublié que l'Auteur des *Jugemens sur quel-*

*ques Ecrits nouveaux* nous assure que celui-ci n'est point de la façon du fameux Astronome auquel on l'a attribué. Un pareil témoignage ne doit certainement pas laisser le moindre soupçon dans les esprits. Mais si contre toute apparence, il y en restoit encore, j'ai de quoi le détruire radicalement. J'ai ouï dire à un jeune Géomètre estimé, & dont la Géométrie est peut-être le principal, mais n'est sûrement pas l'unique mérite en fait d'esprit, que lorsque le Negre blanc parût, M. de M. . . . avoit voulu l'engager



à faire la critique de cette Dissertation. Or il est au moins très-probable, que si M. de M. . . . en eût été l'Auteur, il n'eut pas fait cette proposition ; car on ne s'avisera pas, je crois, de le soupçonner d'être homme à tâcher de procurer une Critique à un Ouvrage de sa façon, afin d'en faire parler plus long temps. Assurément il n'est point capable de ces miseres, & il n'a pas besoin de ces pitoyables ressources. Il est pourtant vrai qu'il en employe quelquefois de singulieres pour prolonger la durée de ses livres. J'en dirai  
rai

rai un mot au sujet de la Table de celui-ci , pour achever de vous convaincre qu'il n'en est pas réellement l'Auteur.

Celui qui l'est effectivement , après avoir fait une longue digression à propos de *l'attraction* , pour nous faire accroire que feu M. Geoffroy, fameux Chimiste de l'Académie des Sciences , avoit été Newtonien , sans s'en douter , nous demande.

*Si cet instinct des animaux qui leur fait appercevoir ce qui leur convient , ou ce qui leur nuit , & qui leur fait chercher l'un & fuir l'autre , n'appar-*

M

tient pas aux plus petites parties dont l'animal est formé ? Si cet instinct , quoique dispersé dans les parties des semences, & moins fort dans chacune qu'il ne l'est dans tout l'animal , ne suffit pas cependant pour faire les unions nécessaires entre les parties. . . .

Si cet instinct comme l'esprit d'une République , est répandu dans toutes les parties qui doivent former le corps ? Ou si comme dans un Etat Monarchique, il n'appartient qu'à quelque partie indivisible.

Si à la mort cette partie ne survivroit pas , qu'entend-t'il

LA

par survivre ? Cela ne me paroît gueres clair. Si dégagée de toutes les autres, elle ne conserveroit pas inaltérablement son essence, toujours prête à produire un animal, ou pour mieux dire à reparoître revêtue d'un nouveau corps ? .. Si cette partie ne pourroit jamais reproduire qu'un animal de la même espece ? Ou si elle ne pourroit pas produire toutes les especes possibles par la seule diversité des combinaisons des parties auxquelles elle s'uniroit.

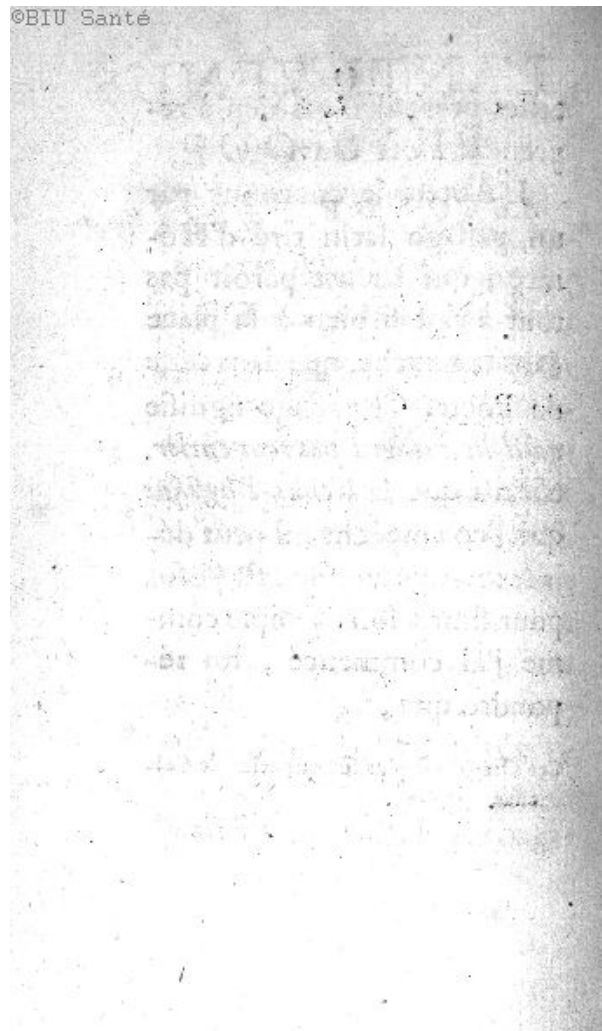
○ A toutes ces questions, je réponds que si je croyois que l'Auteur sçût le grec, je di-

M ij

rois qu'il a lu dans quelque écrit en cette langue les opinions du Philosophe *Moschus*, qui de la Phénicie étoient, dit-on, passées dans l'Egypte & la Grece; mais comme je suis persuadé qu'il ignore parfaitement ces deux langues, puisqu'il ne nous a régélé d'aucun passage, d'aucune épigraphe ni en l'une, ni en l'autre, je dis que je crois qu'il a puisé toutes ces questions profondes dans les remarques grammaticales sur les œuvres de Racine; où M. l'Abbé d'Olivet nous apprend que suivant *Moschus*, une ame univer-

*selle est répandue dans tous les êtres particuliers, & ne fait continuellement que passer de l'un dans l'autre, qui est ce que vous appelez naître & mourir. De sorte que l'anonyme pourroit dire, comme un Poète de ma connoissance disoit d'une Tragédie de sa façon, que si elle n'étoit pas applaudie, il n'y auroit pas de sa faute, puisqu'il n'y avoit pas mis une seule pensée de lui, & qu'il les avoit toutes prises dans Tacite & d'autres Auteurs latins ou grecs. L'anonyme, dis-je, s'il n'étoit modeste, pourroit se vanter du même avantage, en disant*





# L'ANTI-VENUS PHYSIQUE.

SECONDE PARTIE.

CONTENANT

LA CRITIQUE  
DE LA DISSERTATION

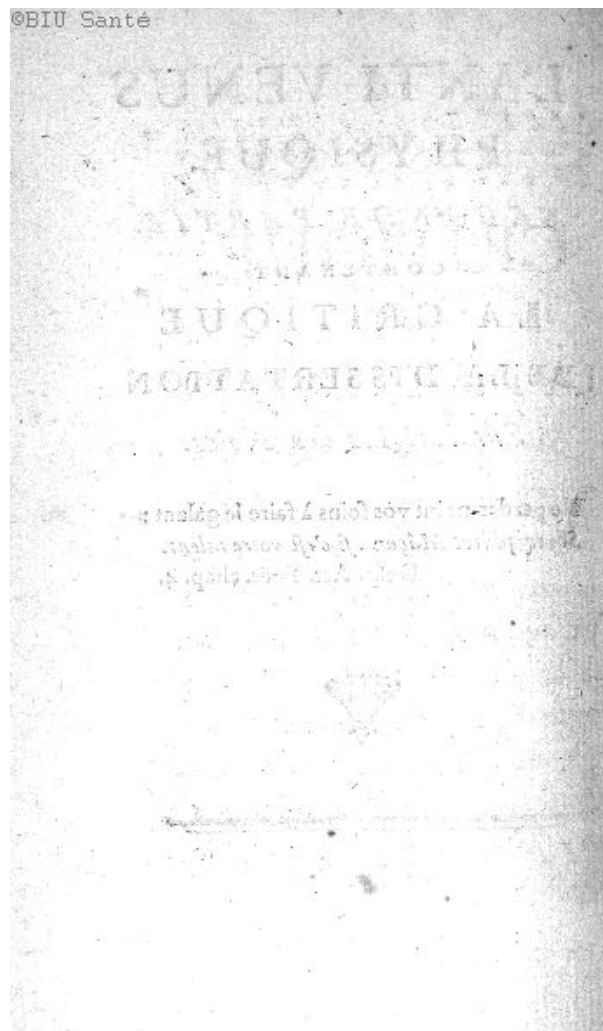
*Sur l'origine des Noirs.*

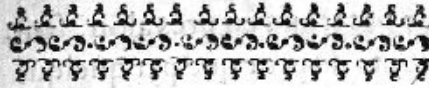
Ne perdez point vos soins à faire le galant :  
*Soyez plutôt Mâçon, si c'est votre talent.*  
Desp. Art. Poët, chap. 4.



---

1746.





# CRITIQUE D E LA DISSERTATION

*Sur l'Origine des Noirs.*

**V**ous pensez bien, Monsieur, que l'Auteur n'aura pas manqué d'orner d'un passage latin le frontispice de sa seconde Dissertation : par cette Epigraphe tirée de Virgile encore, il avertit les Nègresses apparemment *de ne pas trop se fier à leur couleur*, de

N

ne pas trop s'en prévaloir, sans doute de peur que par quelque punition, ou quelque malheur, elles ne deviennent blanches. Il faut bien que la blancheur soit aux yeux de leurs galans, ce que la noirceur est aux nôtres: & c'est-là ce qui rend heureuse l'application du passage latin; en ce qu'on lui donne un sens précisément contraire à celui qu'il a dans l'original. Que désormais nos Iris fondent leurs dards sur un teint de lys & de roses, tandis qu'on avertit les Amaryllis Ethiopiennes de ne pas trop se fier à la durée du

leur. Sur quels charmes après  
cela pourra-t-on donc comp-  
ter ? Il me semble entendre un  
Poète Africain dire en vers à  
sa maîtresse plus que brune :  
Beauté plus noire que la nuit ,  
ne vous enorgueillissez point  
de l'éclat de votre teint plus  
luisant que de l'encre double ,  
une peau blanche vaut aussi  
son prix.

Permettez moi de vous faire  
ici une observation. Dans la mê-  
me lettre où l'Auteur des *Juge-  
mens sur quelques écrits nou-  
veaux* , nous avertit que celui  
de *Venus Physique* n'est point  
M. de M . . . il nous apprend

N ij



comme quelque chose de rare, que ce fameux Géometre fait par cœur plusieurs passages de Virgile & d'Horace. *Il possède, dit le Censeur périodique, son Virgile & son Horace comme un homme de Collège.* Si contre toute vraisemblance cette lettre alloit jusqu'à vous, & que vous eussiez assez de temps à perdre pour en faire la lecture, je craindrois que cet endroit n'occasionnât quelques soupçons au désavantage de M. de M.... non pas que j'appréhende que vous ne prissiez en mauvaise part ces derniers mots, *comme un homme de Col-*

*lège (a)*. Cette crainte ridicule ne peut pas tomber dans l'esprit de quelqu'un qui fait la justice que vous rendez aux Suppôts de l'Université, & la connoissance que vous avez de l'estime sincere dont le Critique honore M. de M...., mais seulement pour vous assurer que quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître personnellement, je suis persuadé qu'il entend les passages latins

(a). La pédanterie est un vice d'esprit & non de profession ; & il y a des pédans de toutes robes, de toutes conditions, & de tous états. Faire une vaine montre de sa science, entasser du Grec & du Latin sans jugement... c'est proprement ce qu'on peut appeller pédanterie. *Art de penser*, I. disc. pag. 27.

N iiij

qu'il a appris par cœur ; & que par conséquent il n'est point capable de les placer à tort & à travers en des endroits , où ils ne peuvent rien signifier. Non , encore une fois , il n'est point homme à aller dire aux Nègres , ou même aux Nègresses , *Ne vous fiez point trop à votre couleur* : & si ce n'est point à elles que l'Auteur adresse ces paroles , à qui donc en a-t'il ?

Il employe à nous faire parcourir l'espace compris entre l'équateur & l'un ou l'autre des pôles , treize pages plus longues , je crois , que le che-

min qu'il nous fait faire. Encore est-ce sans compter les passages Latins & les notes Françoises ; & cela uniquement pour nous dire , que la Zone torride n'est habitée que par des peuples noirs ou fort basannés ; dont la couleur s'éclaircit par nuances à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. Que cette couleur est encore fort brune au-delà du tropique , qu'on ne la trouve tout-à-fait blanche que lorsqu'on s'avance dans la tempérée ; que c'est aux extrémités de cette Zone , sur le teint des Danoises aux cheveux blonds , & sur celui des beau-

N iiij

tés encore plus voisines du Nord, que fleurissent les lys les plus blancs, qu'éclosent les roses les plus vermeilles.

Vous me demanderez peut-être comment il peut mettre treize pages à dire ce qu'on peut rendre à merveille en moins de treize lignes: comment? le voici. Pour ne rien laisser d'obscur, il explique au commun des Lecteurs ce que les Savans entendent par Zone torride, *que c'est toute cette large bande qui ceint le globe d'Orient en Occident, &c.* au lieu de dire tout simplement, *en Amérique il n'y a point d'hommes blancs.* Il s'exprime ainsi:

*si l'on passe dans cette vaste partie du monde qui paroît séparée de l'Europe , de l'Afrique & de l'Asie , on trouve , comme on peut croire , bien de nouvelles variétés. Il n'y a point d'hommes blancs : puis à propos de cela ou de quelque chose semblable , il nous peint le chant de l'aloüette , la façon dont au matin elle vole : il nous compte qu'elle marque par le battement de ses ailes la cadence de ses rames , elle s'élève & se perd dans la nuë , où on ne la voit plus qu'on l'entend encore , &c. Après avoir suivi dans les airs son aloüette jusqu'à perte*



de vûe, il retombe sur le Grand Mogol qu'il accable d'injures ; c'est, dit-il, *un Monarque imbécille*, qui tandis qu'il s'amusoit à *se faire peser dans une ridicule balance*, dont les poids sont des *diamans & des rubis*, s'est laissé détronner par *Koulitcan*, &c. Il nous apprend ensuite qu'il y a de jolies filles à Paris, qui pendant les beaux jours de l'été, se promènent aux *Thuilleries*, je ne fais pas comment il a oublié de marquer à quelle heure. Qu'il y en a de brunes qui ont les yeux noirs, de blondes qui ont les yeux bleus, qu'il y en a aussi

de charaines; il a encore oublié de dire de quelle couleur sont les yeux de ces dernières. Qu'il y en a même de rouffes, & qu'il ne les hait pas : chacun a son goût. Mais qu'il se moque des mines d'or du Pérou & du Potosi, & qu'il ne se soucie pas davantage des diamans & des rubis de Golconde : enfin il nous fait part de je ne sais combien d'autres curiosités pareilles, tout-à-fait intéressantes.

C'est dommage qu'il y en ait quelques-unes qu'on n'entend pas, telles que celles-ci. *Dans ces jardins délicieux, le*

*nombre des beautés surpasse celui des fleurs. . . Cueillez de ces fleurs, mais n'en faites pas de bouquets : Voltigez, amans, parcourez-les toutes, mais revenez toujours à la même &c. Que cela doit être joli! des beautés, des fleurs, des amans qui voltigent, qui les parcourent! qui en cueillent, mais sans en faire de bouquets. Que veut-il donc qu'ils en fassent? Ah! que je me fais mauvais gré de n'y rien comprendre!*

*Que pensez-vous d'un endroit où il dit plus loin encore vers le nord, & jusques dans la Zone glacée, dans ces pays*

*que le soleil ne daigne pas éclairer en hyver &c. N'aimeriez-vous pas autant dire, dans ces pays que le soleil ne daigne pas éclairer pendant la nuit ? &c.*

*En un autre endroit il dit , j'ai vu des yeux verts dans cette foule de beautés... ils ne ressembloient ni à ceux des nations du midi, ni à ceux des nations du nord. C'est-à-dire, qu'ils ne ressembloient ni à des yeux noirs, ni à des yeux bleus. Cela n'est-il pas bien étonnant & bien digne de remarque ? Des yeux verts, qui ne ressembloient ni à des yeux bleus,*

ni à des yeux noirs ! l'Auteur auroit donc voulu que tous ces yeux, *verts, bleus, noirs*, se fussent ressemblés : Et cette ressemblance apparemment, lui eût paru toute simple, toute naturelle, puisqu'il s'étonne du contraire ?

Mais à qui appartenoient ces yeux verts ? il ne nous en dit mot. Ne seroit-ce point à quelques-unes de ces beautés *faites d'albâtre, d'or & d'azur, dans lesquelles il aime jusqu'aux erreurs de la nature, lorsqu'elle a un peu outré la couleur de leurs cheveux...* Beautés qui craignent que ce soit un défaut &c.

Il devoit dire que ce *ne* soit un défaut. Il prétend que cette couleur , bien loin d'en être un chez les belles , est au contraire un avantage , en ce qu'elle est toujours accompagnée d'une blancheur extrême : & je ferois assez de son avis. Le sentiment contraire pourroit fort bien être un préjugé , fondé sur le hazard & la jalousie des brunes & de leurs nombreux partisans. Elles ne sauroient disputer aux rousses, ni même aux blondes, jusques sur lesquelles elles ont la malignité d'étendre leur dépit ; elles ne sauroient, dis-je ,



leur disputer l'éclat des couleurs. Pour s'en venger, ne chercheroient-elles point à les ternir, à en diminuer le prix ? Je n'ose l'affirmer ; mais ce que je fais bien, c'est que j'ai connu des brunes dont les lys, pour n'avoir pas la vivacité de ceux des blondes, n'en étoient pas moins odoriférans.

L'Auteur avoit dit page 96,  
» je ne suis pas de ceux qui  
» croient qu'on avance la  
» Physique, en s'attachant à  
» un système malgré quelque  
» Phénomène qui lui est évidemment *incompatible* ; &  
» qui ayant remarqué quelque

» que endroit d'où fuit né-  
» cessairement la ruine de l'é-  
» difice, achevent cependant  
» de le bâtir, & l'habitent  
» avec autant de sécurité, que  
» s'il étoit le plus solide. Vous  
seriez-vous imaginé qu'après  
une parole si positive, après  
avoir apporté les raisons par  
lesquelles il prétend réfuter les  
systèmes des œufs & des vers,  
il daignât encore s'amuser à  
faire voir que, grâce à la fé-  
condité de sa brillante imagi-  
nation, il ne lui seroit pas fort  
difficile d'expliquer dans ces  
opinions la diversité des cou-  
leurs, s'il vouloit s'en donner  
la peine? O

» Si les hommes, dit-il,  
» ont été d'abord tous formés  
» d'*œuf* en *œuf*, il y auroit  
» eû dans la première mère,  
» des *œufs* de différentes cou-  
» leurs qui contenoient des  
» suites innombrables d'*œufs*  
» de la même espèce ; mais  
» qui ne doivent éclore que  
» dans leur ordre de dévelop-  
» pement, après un certain  
» nombre de générations...  
» Il ne seroit pas impossible  
» qu'un jour la suite des *œufs*  
» qui peuplent nos régions  
» venant à manquer, toutes  
» des nations Européennes  
» changeassent de couleur :

» comme il ne feroit pas im-  
 » possible *aussi* que la source  
 » des *œufs* noirs étant épui-  
 » sée, l'Ethiopie n'eût plus  
 » que des habitans blancs.  
 Quelle sublime, quelle pro-  
 fonde Physique ! je ne puis  
 m'empêcher de m'écrier en-  
 core une fois avec *Mascarille*  
 dans un juste transport d'ad-  
 miration ,

*Rare & puissant effort d'une imaginative  
 Qui ne le cède en rien à personne qui  
 vive !*

» Si l'on admettoit le sys-  
 » tême des vers, continue-  
 » t'il, si tous les hommes a-

O ij

» voient d'abord été conte-  
» nus dans ces animaux qui  
» nageoient dans la semence  
» du premier homme, on di-  
» roit des vers ce que nous  
» venons de dire des œufs.  
» Le ver, pere des Negres,  
» contenoit de ver en ver tous  
» les habitans de l'Ethiopie  
» &c. Et si par hazard il se  
trouvoit des hommes bleus,  
des hommes verts, des hom-  
mes couleur de rose, des hom-  
mes panachés comme des œil-  
lers ou des tulippes, notre Au-  
teur inépuisable en ressources,  
ne seroit pas plus embarras-  
sé à en rendre raison : c'est

qu'ils feroient tous ainſi colorés dans les œufs ou dans les vers. L'admirable, l'heureuſe invention ! malgré ſa modéſtie, l'anonyme ne peut pas ſ'empêcher de ſ'en applaudir.

» Ces ſyſtèmes des œufs &  
» des vers, dit-il, en com-  
» mençant ſon troiſième cha-  
» pitre, ne ſont peut-être que  
» *trop commodes* pour expli-  
» quer l'origine des noirs &  
» des blancs : ils explique-  
» roient même comment des  
» eſpeces différentes pour-  
» roient être forties de mêmes  
» individus. Par exemple, ne  
réſoudroient-ils pas ces pro-



blêmes si embarrassans, comment un mulet vient d'un âne & d'une jument, ou d'un cheval & d'une bourrique? Comment un enfant ressemble tantôt à son pere & tantôt à sa mere, quelquefois à tous les deux? En disant, c'est que depuis la création du monde, le mulet étoit tout formé dans un œuf de jument, ou de bourrique? dans un ver de cheval ou d'âne? L'enfant avoit été formé de tout temps dans un ver ou dans un œuf ressemblant au pere, à la mere, à tous deux? Que cette ingénieuse explication tranche de

difficultés! je m'étonne que son Auteur ne s'en tienne pas à elle : avec toute sa fécondité, comment pourra-t'il en donner une plus claire & plus satisfaisante? Il y a sans doute de fort honnêtes Philosophes qui s'en contenteroient bien; mais ce n'est pas le nôtre, à qui la multiplicité des façons de résoudre les plus fortes difficultés, ne coûte tout au plus qu'un tour de tête.

L'auteur des *jugemens sur quelques Ecrits nouveaux*, dit qu'il passe sous silence le second & le troisième

chapitre, *parce qu'ils sont abstraits & peu agréables*. Pourquoi donc, diront les Lecteurs, a-t'il parlé des autres? Il répondra peut-être que c'est qu'il y étoit du moins question du Phénomene des différentes couleurs des hommes, & qu'il n'en est fait aucune mention dans le troisième chapitre. Mais si l'Auteur eût été tout de suite au fait, il n'auroit pas eû grand chose à dire : il falloit bien qu'il s'étendît un peu à droite & à gauche pour grossir sa seconde Dissertation, comme il avoit fait la première, & , avec la permission du juge  
des

*des Ouvrages nouveaux, je trouve moi, qu'il l'a fait fort agréablement, & avec beaucoup d'art: & je ne demande point qu'on m'en croye sur ma parole, qu'on en juge par ce qui suit.*

*L'anonyme s'en prend d'abord aux Sultans blasés dans leurs sérails. Il leur reproche de s'en tenir aux femmes de toutes les especes connües, & de ne s'en pas faire des especes nouvelles: assurant que s'il étoit à leur place, il ne seroit pas si sobre. Il passe ensuite à un Roi du nord, car ce n'est pas un homme qui s'arrête à des bagatelles.*

P

*Ce Monarque avoit, dit-il, un goût excessif pour les hommes de haute taille & de belle figure. Il les attiroit de par tout, c'est-à-dire, de toutes parts, dans son Royaume. Il compare leurs descendans à des arbres droits & bien choisis, qui font une forêt dans laquelle le chêne & l'orme poussent leurs branches jusqu'au ciel. Le successeur de ce Roi embellit aujourd'hui la forêt par les lauriers, les myrtes & les fleurs. N'est-ce pas bien choisir son terrain pour faire un parterre ? & les fleurs ne doivent-elles pas venir à merveille, à l'ombre de ces chênes*

& de ces ormes dont la cime est inaccessible même à nos regards? Ce que c'est que le goût! il y a des gens heureusement nés qui s'entendent à tout. Ne connoîtriez-vous point quelqu'un des *myrtes* de ce joli parterre? Et ne soupçonnez-vous pas quel est ce Roi du nord? Je souhaite que le *myrte* en question y prenne racine; mais je crains fort que la transplantation ne lui fasse tort, & que le sol & l'air de cette forêt ne lui soient pas aussi favorables, que ceux du pays qu'il a quitté.

P ij



*Heureux qui dans ses vers , fait d'une  
voix légeré ,  
Passer du grave au doux , du plaisant au  
sévère.*

Suivant ce précepte , l'Auteur , du haut de ces arbres dont nous parlions tout-à-l'heure , s'abbaisse d'un vol léger aux pieds des Chinoises. J'ai vu, dit-il, des mules de Chinoises , où nos femmes n'auroient pû faire entrer qu'un doigt de leur pied. N'étoit-ce point le petit ? Enfin il nous révèle que nos jeunes filles dans leur enfance portent des corps de balcine , pour être bien faites, quelquefois des croix de fer pour ap-

prendre à se tenir droites ; & qu'elles ont la patience de dormir leurs cheveux en papillotes , afin d'être le lendemain bien frisées : les pauvres petites , qu'elles ont de peine ! Ainsi finit le troisième chapitre, qui, comme vous voyez, n'en déplaît encore une fois au juge *des Ecrits nouveaux* , ne laisse pas que de contenir des curiosités fort agréables & fort utiles , pour préparer l'explication du Phénomène dont il s'agit.

Ce Phénomène est un enfant de quatre ou cinq ans qui a tous les traits des Negres , &

P iiij

*dont une peau très-blanche & blafarde ne fait qu'augmenter la laideur.* » Madame la Comtesse  
» de V \* \* qui a un cabinet  
» rempli des curiosités les  
» plus merveilleuses de la nature, mais *dont l'esprit s'étend bien au-delà* ; a le portrait d'un Negre de cette espèce. N'est-ce pas donner à cette Dame une louange bien singulière, si c'en est une, que de dire que son esprit s'étend bien au-delà de son cabinet ?

» La couleur noire est aussi  
» inhérente aux corbeaux &  
» aux merles, qu'elle l'est aux

» Negres. J'ai cependant vu  
» plusieurs fois des merles &  
» des corbeaux blancs. . . .  
» J'ai vu des contrées où totu-  
» tes les poules étoient blan-  
» ches. Je m'étonne qu'il ne  
nous apprenne le nom de ces  
pays , lui qui entre volontiers  
dans les détails ; la chose en  
valoit bien autant la peine ,  
que le chant de l'aloüette au  
matin. Auroit-il ses raisons  
pour nous en faire un myst-  
tere ? Quoi qu'il en soit , il pa-  
roît par là que l'Auteur est un  
homme qui a voyagé ; mais je  
gagerois bien que ce n'est pas  
dans la Zone torride qu'il a

P iiij

vu ces contrées. Il faut qu'il soit allé vers le nord; car c'est là le théâtre ordinaire des Phénomènes qu'il nous raconte. Quoique cela pût convenir à M. de M. . . je suis bien sur encore une fois que ce n'est pas lui, puisque l'Auteur des jugemens sur quelques *Ecrits nouveaux* nous l'assure; mais ne seroit-ce point quelqu'un de ses compagnons de voyage? J'ai dans l'idée que ce pourroit bien être un géomètre: non pas tant à la vérité pour la justesse que je trouve dans l'Ouvrage, que pour des expressions géométriques

que j'y ai plusieurs fois remarquées. Il me fournira peut-être l'occasion d'en citer quelque une avant que de finir.

Nous voici enfin arrivés à l'article important, à l'explication de la couleur du Nègre blanc. L'Auteur pour en rendre raison suppose,

1<sup>o</sup>. *Que la liqueur séminale de chaque espece d'animaux contient une multitude innombrable de parties propres à former par leurs assemblages, des animaux de la même espece.*

2<sup>o</sup>. *Que dans la liqueur séminale de chaque individu, les parties propres à former des traits*



*semblables à ceux de cet invidu ;  
sont celles qui d'ordinaire sont  
en plus grand nombre , & qui  
ont le plus d'affinité ; quoiqu'il  
y en ait beaucoup d'autres pour  
des traits différens.*

Ces deux suppositions faites, l'Auteur raisonne ainsi,

» Les parties analogues à cel-  
» les du pere & de la mere  
» étant les plus nombreuses,  
» & celles qui ont le plus d'af-  
» finité , seront celles qui s'u-  
» niront le plus ordinaire-  
» ment ; & elles feront des  
» animaux semblables à ceux  
» dont ils seront sortis.

» Le hazard ou la disette des

» traits de famille feront quel-  
» quefois d'autres assembla-  
» ges : & l'on verra naître de  
» parens noirs un enfant blanc,  
» ou peut-être même un noir de  
» parens blancs.

» Ces productions ne sont  
» d'abord qu'accidentelles :  
» les parties originaires des  
» ancêtres se trouvent encore  
» les plus abondantes dans les  
» semences : après quelques  
» générations ou dès la géné-  
» ration suivante, l'espece ori-  
» ginaire reprendra le dessus ;  
» & l'enfant au lieu de res-  
» sembler à ses pere & mere ,  
» ressemblera à des ancêtres  
» plus éloignés.

J'ose dire que voilà tout ce qu'il y a d'essentiel dans la *Dissertation sur l'Origine des Noirs*. Comme c'est l'article qui mérite le plus d'être examiné, j'en ai fait un extrait fidele, & bien différent de celui qu'en a fait le Juge des *Ecrits nouveaux*. S'il est permis de juger par-là de ceux qu'il a coutume de faire, on peut dire que c'est un pitoyable faiseur d'extraits. Sur les cinq petits articles que je viens de rapporter, il a passé le troisième & le quatrième, c'est-à-dire, l'explication de la ressemblance & de la diversité des en-

fans avec les pere & mere ; il n'a cité que le dernier article , qui , grace à la suppression des deux précédens , rend inintelligible l'explication déjà obscure de la ressemblance des enfans avec leurs ancêtres. Non content de tronquer ainsi notre pauvre Auteur , il lui prête encore une absurdité dont il n'avoit pas besoin. Il lui fait dire dans sa premiere supposition que la semence de chaque animal *contient une multitude de parties propres à former des animaux de toute espece.* Quelle lourde bête ! Notez qu'à la fin de sa feuille il a mis

un article pour les fautes à corriger , parmi lesquelles il s'est bien gardé de donner une place à cette erreur importante. Je reconnois là son exactitude. Celui qu'il traite si bien est pourtant un savant qu'il a , dit-il , l'honneur de connoître. C'est apparemment en faveur de la connoissance. Jugez de ses égards , de sa fidélité envers ceux qui n'ont pas l'avantage d'en être connus.

Revenons maintenant aux endroits que j'ai cités. Je n'ai rien à dire de la première supposition , sinon qu'il y a longtemps qu'elle n'est plus nou-

velle, & que j'ai regret que l'Auteur n'ait pas voulu prendre la peine d'examiner *la manière dont se forment dans la semence de chaque animal des parties analogues à celles de cet animal*. Est-ce qu'il a jugé que cet examen ne méritoit pas autant d'attention que le vol, le chant de l'aloüette, ou la couleur des yeux des brunes & des blondes, qui dans un *beau jour d'été*, se promènent aux Thuilleries? J'aurois crû cette matiere digne de tenter l'ambition d'un génie aussi heureux que le sien en découvertes *physiques*. Ses brillans



& nombreux succès auroient bien dû l'engager à l'honorer de quelques conjectures. Mais enfin il ne l'a point voulu. *Je ne l'examine point ici*, dit-il, il réserve apparemment cet examen pour une occasion plus favorable, ou peut-être s'est-il adroitement ménagé ce moyen d'ajouter une nouvelle Dissertation aux deux autres. Quoi qu'il en soit, c'est un point qu'il n'examine point ici. Ce sont ces mots, *Je ne l'examine point ici*. Ce qui m'en console, c'est qu'il nous fait espérer par ces termes qu'il pourra quelque jour l'examiner

net

ner ailleurs. Ainsi soit-il.

Examinons , nous , la seconde supposition. Je veux bien lui passer la première, quoiqu'il n'ait pas daigné en donner de raisons, ni même examiner s'il en avoit à donner ; mais pour la seconde il n'y a pas moyen de la lui passer , malgré toute la bonne volonté que j'ai pour lui , à moins qu'il n'en donne quelques raisons. Comment , ce n'est pas assez que d'admettre à la considération dans la semence de chaque animal *des parties propres à former des traits semblables à ceux de cet*

Q

*individu. Il faudra encore parmi ces parties en admettre sur la parole beaucoup d'autres pour des traits différens. Non, ma foi, je n'en ferai rien pour le coup, ou il dira pourquoi.*

Mais, répondroit peut-être quelqu'un, il est bien aisé de dire pourquoi : ne voyez-vous pas, & ne dit-il pas lui-même que ces parties *pour des traits différens* seront la source des diversités, comme celles qui *sont pour des traits semblables* seront la source des ressemblances ? fort bien, cela est très-clair : il faudroit être de bien mauvaise humeur pour

ne pas s'en contenter. Je n'y  
prénois pas garde d'abord ;  
mais à présent je n'ai plus rien  
à répliquer sur ce sujet.

Je veux donc bien faire sem-  
blant de comprendre d'où  
vient que des enfans ressem-  
blent ou ne ressemblent pas à  
leurs pere & mere. Le premier  
est naturel , le second est un  
accident ; mais j'ai beau vou-  
loir me prêter à l'illusion , je  
ne puis consentir à concevoir  
d'où peut venir dans les princi-  
pes de l'Auteur la ressemblan-  
ce d'un enfant avec ses ayeux.

*Les parties originaires des ancê-  
tres , dit-il , se retrouvent en-*

Q ij

core les plus abondantes dans les semences , après quelques générations , ou peut-être dès la génération suivante , l'espece originaire reprendra le dessus. Comment l'entend-il ? Comment prétend-il , qu'après quelques générations , ou même après une , les parties originaires des ancêtres se trouvent encore les plus abondantes dans les semences , ou qu'il s'y en retrouve seulement un certain nombre ? Sans doute il ne veut pas que ces parties originaires soient contenues les unes dans les autres d'ayeux en descendans , comme les vers le font , dit on ,

de pere en pere , & les œufs de mere en mere. Mais si *ces parties* qu'il appelle *originaires* ne sont point ainsi renfermées les unes dans les autres d'aucun en descendans, comment imagine-t-il que dans un animal différent de ceux qui l'ont engendré, dans un homme blanc né de deux parens noirs , elles restent *originaires* , c'est-à-dire, qu'elles conservent quelque analogie avec les parties féminales des ancêtres , ou même avec celles des pere & mere de cet individu ?

Que veut-il dire par ces *parties originaires des ancêtres* ?



T'a t'il bien entendu lui-même  
il y a toute apparence que non.  
Car dans un animal , dans un  
Négre blanc , il y a , suivant  
ses principes , de deux sortes  
de parties féminales , les unes  
*propres à former des traits sem-*  
*blables à ceux de cet individu ;*  
*& d'autres pour des traits diffé-*  
*rens : or ni les unes ni les au-*  
*tres ne peuvent être celles qu'il*  
*appelle les parties originaires*  
*des ancêtres.*

1°. Ce ne peuvent pas être  
les premières. Il seroit ridicule  
de dire que *les parties propres*  
*à former des traits semblables à*  
*ceux d'un Négre blanc , sont*

les *parties originaires*, ou *analogues* de ses ancêtres, c'est-à-dire, des *parties propres à former des traits semblables à ceux d'individus* tous noirs.

2°. Les parties qui sont *pour des traits différens* de ceux de l'individu, ne doivent pas non plus être regardées comme *les parties originaires des ancêtres*. Car quoiqu'il soit absolument possible qu'elles soient semblables à celles des ayeux, il est cent fois au moins, mille fois plus probable qu'elles ne le feront pas : en ce qu'elles sont susceptibles d'une infinité de variétés, dont le hazard seul décide.

De plus si par *parties originaires des ancêtres*, l'Auteur eût entendu celles qui sont pour *des traits différens*, il seroit tombé dans une contradiction manifeste. Car dans son hypothèse les parties qui sont pour *des traits différens* sont *ordinairement* les moins nombreuses : & il dit que pendant plusieurs générations *les parties originaires des ancêtres se retrouvent encore les plus abondantes* dans les semences ; il est donc clair & démontré que l'Auteur lui-même n'a pas bien compris ce qu'il a voulu dire par *les parties*

*parties originaires des ancêtres.*

Il a fait aussi à son ordinaire plusieurs fautes de stile ou de justesse dans les passages que j'ai cités. Je me suis contenté d'en indiquer quelques-uns par des caracteres différens : je n'en rappellerai qu'une ici, parce qu'il l'a répétée je ne fais combien de fois, & que le *Juge des Ecrits nouveaux* a paru prendre à tâche de l'imiter. Elle est dans ces mots, *l'on verra naître de parens noirs un enfant blanc, ou peut-être même un noir de parens blancs.* Je ne parle pas du mauvais effet que produit la rime de ces deux

R

*blancs ; mais de l'arrangement  
seul des fils & des peres. N'eût-  
il pas été mieux de dire , on  
verra de parens noirs naître un  
enfant blanc , ou peut-être même  
de parens blancs naître un en-  
fant noir ? ou bien encore on  
verra un enfant blanc naître de  
parens noirs , ou peut-être même  
un enfant noir naître de parens  
blancs ?*

Il y avoit plusieurs façons  
de dire passablement la chose ,  
& ils ont tous les deux constamment choisi la plus mauvaise. Ainsi l'Auteur dit ailleurs , *l'on ne voit point naître d'ancêtres blancs des enfans*

*noirs*. Phrase dans laquelle si on ne consultoit que la construction, on ne pourroit décider si ce sont *les enfans noirs qu'on ne voit point naître d'ancêtres blancs*, ou si ce sont *les ancêtres blancs qu'on ne voit naître d'enfans noirs*. Vous me direz, le sens est assez déterminé par la pensée. Il seroit encore mieux qu'il le fût aussi par la construction. L'ouvrage & celui qui en a fait l'extraire sont pleins de cas où ces constructions souvent dures, produisent de l'obscurité. Qu'eut-il coûté d'écrire, *on ne voit pas d'ancêtres blancs naître des en-*

R ij



*fans noirs ; ou l'on ne voit point  
d'enfans noirs naître d'ancêtres  
blancs ?*

Quoique ce phénomène n'arrive point, & que l'Auteur se soit même étendu assez au long pour le prouver, il a pourtant pris la peine d'expliquer comment cela se feroit, s'il arrivoit. Un Physicien ordinaire est assez embarrassé à rendre raison des prodiges qu'on lui propose ; mais c'est un jeu pour le nôtre, que d'en résoudre qui ne sont peut-être pas possibles.

» Si celui-ci arrivoit quel-  
» quefois, dit-il, la probabi-

» lité qu'il arriveroit plutôt  
» *parmi les enfans du peuple* ,  
» que *parmi les enfans* des  
» Grands , est immense , &  
» dans le rapport de la mul-  
» titude *du peuple* ; pour un  
» *enfant* noir d'un grand Sei-  
» gneur , il faudroit qu'il nâ-  
» quât mille *enfans* noirs *par-*  
» *mi le peuple*.

Avez-vous remarqué ces  
mots & leur ponctuation ?  
*Dans le rapport de la multitude*  
*du peuple* ; voilà une de ces  
expressions que j'appelle géo-  
métriques. Peut-être trouve-  
rez-vous au contraire qu'elle  
n'est pas d'un Géometre, parce

R iij

qu'il n'y en a point qui ignore qu'il ne peut y avoir de rapport qu'entre deux choses au moins, & que l'Auteur a oublié d'en exprimer une *dans le rapport de la multitude du peuple* ? à quoi, direz-vous ? On voit bien que c'est *dans le rapport de la multitude du peuple aux grands Seigneurs* : & apparemment par précision on aura sous-entendu un des deux termes du rapport. Tout ce qu'on pourroit en conclure, & cette conclusion seroit encore favorable à M. de M... c'est que l'Auteur ne doit pas être un grand Géomètre. Mais

qu'il en soit réellement un,  
quantité d'autres passages le  
font raisonnablement présu-  
mer. En parlant des œufs, il  
dit » Toutes les femelles con-  
» tenuës ainsi les unes dans  
» les autres & de grandeurs  
» toujours diminuantes *dans*  
» *le rapport de la première à son*  
» *œuf*, n'allarment que l'ima-  
» gination.

A propos des vers il s'é-  
nonce ainsi : » Ce petit ver qui  
» nage dans la liqueur sémi-  
» nale . . . a sa liqueur sémi-  
» nale dans laquelle nagent  
» des animaux *d'autant plus*  
» *petits que lui, qu'il est plus*

R iiij

» *petit* que le pere dont il est  
» sorti : & il en est ainsi de  
» chacun de ceux-là à l'infini.

Cinq ou six lignes au-dessous il poursuit : » d'une génération à l'autre les corps  
» de ces animaux diminuent  
» *dans la proportion* de la grandeur d'un homme à celle de  
» cet atome qu'on ne découvre qu'au meilleur microscope : leur nombre augmente *dans la proportion de l'unité, au nombre* prodigieux d'animaux répandus dans cette liqueur, &c. Si ce n'est pas là le langage de la Géométrie, qu'est-ce que c'est donc ?

Qu'on ne m'objecte point qu'il n'est pas vrai-semblable qu'un Géometre s'applique à faire des Dissertations anatomiques. Cela n'est pas plus extraordinaire, que de voir un Poète faire de la géométrie, ou un Medecin composer des Traités sur la nature de l'ame. Il n'est plus du bel air, de travailler dans le genre dont on fait publiquement profession. La mode est d'écrire dans tous les genres, & de ne réussir ou de n'exceller dans aucun. Il semble que la plûpart de nos Ecrivains s'en piquent. Ce n'est plus le tems des Corneil-



les , des Molieres , des Racines , des Descartes , des Caffinis , des Neutons , petits esprits constamment bornés à un seul genre. Ceux de nos jours aspirent modestement à réunir tous leurs talens , séduits par l'exemple inimitable d'un génie universel , qu'ils devroient bien se contenter d'admirer , sans oser prétendre à l'imiter. Ce n'est pas travailler à lui ressembler , que de le prendre pour modele. Il faut commencer par n'en pas avoir , par se rendre , ou plutôt par être original : je croirois lui faire injure , si je le nommois.

Les louanges qu'on lui donne doivent le faire reconnoître , en ne convenant qu'à lui : & si cet avantage lui est propre , c'en est un fort commun que de le deviner. Peut-être même feroit-ce un éloge unique pour quelqu'un , que de dire qu'il entend bien les différens Ouvrages que ce grand Homme a composés , & qu'il en connoît tout le prix. Je ne puis songer à ses prétendus rivaux , sans me rappeler la fable de la grenouille & du rossignol.

» L'histoire de la Genese ,  
» ( dit l'un d'eux , au rapport

» du juge *des Ecrits nouveaux* )  
» nous apprend que tous les  
» peuples de la terre sont for-  
» tis d'un seul pere & d'une  
» seule mere : cela forme une  
difficulté. Comment, dit-on,  
des hommes blancs, noirs &  
bazannés, ont-ils pu venir  
d'un même ancêtre ? Etoit-il  
bazanné, noir ou blanc ? No-  
tre homme, qui a réponse à  
tout, assure modestement que  
» cette difficulté est levée, si  
» l'on admet un système qui  
» est *au moins* aussi vrai-sem-  
» blable, que tout ce qu'on  
» avoit imaginé jusqu'ici pour  
» expliquer la génération, A

l'entendre, ne le croiroit-on pas créateur de quelque opinion nouvelle ?

Voulez-vous savoir comment il leve la difficulté, le voici. » De ces naissances futures d'enfans blancs au milieu de peuples noirs, on pourroit peut-être conclure que le blanc est la couleur primitive des hommes, & que le noir n'est qu'une variété devenue héréditaire depuis plusieurs siècles, mais qui n'a point entièrement effacé la couleur blanche qui tend toujours à reparaître. Il avoit à ce qui

me semble une bien meilleure raison, dont il n'a pas sçu faire usage pour cette occasion. » Tous ceux, dit-il, » qui ont vu naître les enfans negres savent qu'ils ne naissent point noirs; & que dans les premiers temps de leur vie, l'on auroit peine à les distinguer des autres enfans. C'est de là, si je ne me trompe, qu'il pouvoit plus vrai - semblablement inférer que le blanc étoit la couleur primitive des hommes, dont ils n'étoient dépouillés que par l'excès de la chaleur & par les dépendances.

Quelques voyageurs ont rapporté que les terres Magellaniques sont habitées par des Géans. L'extrémité septentrionale passe pour être peuplée de nains ; & nous savons que la Zone torride est couverte de peuples noirs ou bazannés. Les Philosophes ordinaires attribuent la noirceur des uns à l'excès de la chaleur ; la petitesse des autres à l'excès du froid , & remettent l'explication de la taille énorme des géans , jusqu'à ce que leur existence soit mieux constatée ; mais vous pensez bien qu'après tous les Phénomènes



importans, qu'a si bien développés notre Auteur, il ne demandera pas de délai pour rendre raison de semblables bagatelles. » Que des géans, » que des nains, que des noirs » soient nés parmi les autres » hommes, l'orgueil ou la » crainte auront armé contre eux la plus grande partie du genre humain; & » l'espece la plus nombreuse » aura relégué ces races différentes dans les climats de » la terre les moins habitables. Cet homme là a un génie inépuisable en inventions physiques. Je m'étonne que l'orgueil

gueil & le mépris n'ayent ainfi  
formé des états de boffus, de  
borgnes, ou d'aveugles; &  
que de beaux garçons, com-  
me l'Auteur, leur ayent ac-  
cordé la grace de les souffrir  
dans leur fociété. » Les nains,  
» ajoute-t'il, fe feront retirés  
» vers le pole arctique : les  
» géans *auront été* habiter les  
» terres de Magellan; les  
» noirs auront peuplé la Zone  
» torride. Si le juge *des Ecrits*  
*nouveaux* n'avoit pas répété  
pour fon compte *auront été*  
au lieu de *feront allés* habiter  
&c, j'aurois pris cette expref-  
fion pour une faute de fran-  
S

çois. Ainsi finit *Vénus-Physique*, sans passage latin. Je vous avoue que l'Auteur m'a trompé : j'en attendois encore un petit ; mais je ne lui en fais point mauvais gré, apparemment qu'il n'en savoit plus.

Pour en dédommager ses Lecteurs, il a enrichi son livret d'une table des matieres, qui fait bien une troisième Dissertation digne des deux autres. Sur cent soixante-huit pages que contient le tout, il y en a vingt-six pour la table seule. Il n'y manque qu'une chose, à la verité essentielle ;

c'est un article pour les fautes à corriger : l'Auteur auroit pû y en ajouter un aussi gros pour le moins que la table des matieres. Cette table qu'on voit bien n'être là que pour grossir le volume, m'est encore une nouvelle preuve que son Auteur n'est pas M. de M. . . Il a un autre secret, mais plus ingénieux que celui-là pour grossir ses Ouvrages. C'est de les faire imprimer sur le papier le plus fort qu'il peut trouver. Voyez sa lettre sur la Comete. Un jour qu'un petit Astronome de sa suite lui demandoit la raison de cette

S ij

pratique, il lui en fit confiance : & celui-ci, quelque temps après, cita dans une compagnie cette anecdote, pour prouver que rien n'échappoit à M. de M... & que la vaste étendue de son génie, embrassoit tout ce qui pouvoit concourir au succès de ses projets. Voilà ce que c'est que d'avoir de bons amis, & qui dans l'occasion savent faire sentir tout ce que vous valez. Heureux ! ceux qui en rencontrent de tels, & qui ont le talent de les discerner.

De peur que l'objet de ma critique ne m'occasionne quel-

que nouvelle question de votre part, Monsieur, je suis bien aise de vous dire que deux raisons ont déterminé mon choix : l'une est l'impudence avec laquelle quelques partisans de *Vénus-Physique* ont eu l'indiscrétion de la vanter, l'autre, & la plus puissante, est l'envie de complaire à M. de M. . . . qui, m'a-t-on dit, avoit désiré d'en voir une critique. J'ai bien du regret de ne l'avoir pas sçu plutôt ; mais dès que je l'ai appris, j'ai saisi avec empressement cette occasion favorable, pour lui faire ma cour, & postuler son amitié.



*C'est ainsi qu'en partant, je lui fais mes  
adieux.*

Je crains un peu que, si j'ai l'avantage d'obtenir sa bienveillance, ce ne soit aux dépens de celle de l'inconnu dont j'ai pris la liberté de censurer la production, en cas toutefois que la mienne vienne à sa connoissance. Je lui en ferois de très-humbles excuses, si l'impression de son livre n'en eût donné le droit à tous ses Lecteurs. Tout ce que je puis pour adoucir l'amertume de la censure, & pour rendre exactement justice à son mérite, c'est de reconnoître qu'il

a effectivement de l'esprit & plus encore de lecture. Ces qualités ne sont point incompatibles avec les défauts dont je l'ai accusé. On peut les posséder, même dans un degré éminent, sans être précis, juste, délicat surtout & galant. Oui, je soutiens que le stile de l'anonyme est diffus, embarrassé, qu'il fait trop parade d'érudition, qu'il manque de justesse, non seulement dans ses expressions, mais aussi dans ses pensées; & que quoi qu'il fasse, il n'est point & ne sera par conséquent jamais galant. Les hommes naissent ga-

END 7

lans comme Poètes. Ce sont des dons de la nature, qu'elle réserve pour un très-petit nombre de ses plus chers favoris, & dont l'art ne peut pas plus procurer l'un que l'autre. Quand on n'est pas né Poète, on ne peut, avec bien de la peine, faire que de mauvais vers : & l'on ne peut dire que de fades galanteries, lorsqu'on n'est pas né galant. Mais quoique l'anonyme n'ait point cet avantage, je le répète encore une fois, cela n'empêche pas qu'il n'ait de l'esprit & du savoir.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous

vous content ? Me reprochez-vous encore mon silence ? Et ne vous repentirez - vous point de l'avoir interrompu ? Si j'étois vindicatif , ou présumptueux , je pourrois à cette critique joindre quelques idées nouvelles qu'elle m'a fait naître sur la génération ; mais quoique cette vengeance fût peut-être permise , & qu'il n'y eût pas beaucoup de présomption à dire mon avis sur une matière , après la liberté qu'a prise l'Auteur d'en dire le sien ; je préfère les douceurs de la tranquillité au plaisir de la vengeance , & à la gloire de

T

faire , ou de tenter des découvertes.

Pour éterniser la mémoire  
On perd les momens les plus doux ;  
Pourquoi chercher si loin la gloire :  
Le plaisir est si près de nous.  
Dites-moi , Manes des Corneilles,  
Vous , qui par des Vers immortels  
Des Dieux égalez les merveilles  
Et leur disputez les autels ;  
Cette couronne toujours verte  
Qui pare vos fronts triomphans,  
Vous venge-t-elle de la perte  
De vos amours , de vos beaux ans ?  
Non : vos chants , triste Melpomène ,  
Ne troubleront point mes loisirs ,  
La gloire ne vaut pas la peine  
Que j'abandonne les plaisirs.  
Ce n'est pas que froid Quiétiste  
Mes yeux fermés par le repos  
Languissent dans une nuit triste  
Qui n'a pour fleurs que des pavots.

Occupé de rians mensonges,  
L'amour interrompt mon sommeil;  
Je passe de songes en songes :  
Du repos je vole au réveil.  
Quelquefois pour Eléonore,  
Oubliant son oisiveté  
Ma jeune Muse touche encore  
Un luth que l'Amour a monté;  
Mais elle abandonne la lyre  
Dès qu'elle est près de se lasser :  
Car enfin que sert-il d'écrire ?  
N'est-ce pas assez de penser ?

F I N.





